LA BELLE MOISSONNEUSE

PAR

J. DE SAINT-FÉLIX

II

PARIS

LOUIS CHAPPE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

SUCCESSEUR DE HYP. SOUVERAIN

5, RUE DES BEAUX-ARTS, 5

—

1859.

n front.
uelque-

vin en
mps en
st pour
neur de

oucher.
vait en-

tend la
n tour,
lre sen

r, avait
autre.
uvelle
roi son-
mme la
nnerie,

le cette

se tour

grosse
nt son-

nant le

n éclat
.
Dieu te

p de la
me ex-
fond du

appe; il
s'écrie:

xprimé,
au fond

onte de

uisait ses
Coucy,
es et des
onie, et
sont in-

n décore

te, que
rger
n à

pied timide les degrés de la fameuse tour. Ses yeux rencontrent sur les marches de petits cailloux brillants, si brillants qu'il ne peut résister au désir d'en emplir son chapeau.

La besogne faite, le berger ne songe pas à aller plus loin, et regagne le rempart.

Au moment où il franchit le seuil, une voix éclate derrière lui.

— Tu oublies le meilleur! lui crie-t-elle brusquement.

— Qu'est-ce ceci? un piège, à coup sûr, et l'on veut me reprendre mes pierres; allons nous en.

Sur cette réflexion, le berger continue son chemin, descend comme il peut le long des murs, dans le fossé, et remonte dans la plaine où il retrouve ses moutons.

Assis sur l'herbe, il vide son chapeau et emplit ses poches.

— Qu'as-tu fait de la fleur? dit de nouveau la voix qui avait retenti dans l'escalier.

— C'est vrai, je l'ai perdue, répond le pâtre en regardant sa coiffure; mais qu'importe!

— Il importe si bien que sans elle tu ne pourras plus retourner au château.

— Qu'à cela ne tienne! je saurai m'en passer.

— Ingrat! apprend donc que c'était un talisman, la clef qui ouvre le coffre du trésor de Coucy.

— Alors, c'est différent; il faut que je la retrouve. Je me rappelle l'avoir laissée sur le rempart.

Le berger essaie aussitôt de reprendre le chemin qu'il a suivi en descendant: mais tous ses efforts sont stériles; il s'épuise vainement, à grimper. Il retombe de tout son poids sur le sol, et reprend tristement le chemin de Verneuil en maudissant un oubli qui lui faisait perdre les trésors de Coucy.

La tradition ajoute, probablement à titre de consolation, et pour ne pas punir trop durement la légèreté ingrate du berger, que les petits cailloux brillants se transformèrent en pièces d'or.

AMÉDÉE APPAUVRE.

LE GÉNÉRAL GIULAY.

Il paraît y avoir bien loin du feld maréchal Radetski au feld lieutenant général Giulay, chargé du commandement en chef de l'armée d'invasion autrichienne qui opère en Italie.

Radetski était une renommée militaire à laquelle on a rendu justice. Il avait fait ses preuves dans les grandes guerres de l'Empire et de la République. Ce fut Radetski qui battit les Piémontais, en 1849, à la bataille de Novarra.

gnée par l'armée française
en Hongrie, le général Gi
robuste, à la physionomie
qu'intelligente et tout-à-fa
le rôle que l'Autriche exig
tants, dans les Etats qui l
mer une rigueur particuli
ce que vaut Giulay en face
la charge de la commander

Il paraît, en tout cas que,
médiocre opinion de son
car son plan de campagne,
Hess, le plus renommé des
chiens, a été désapprouvé c

Ce fait expliquerait la lent
dont les débuts de l'armée
Piémont ont été marqués.
vement avancer, écraser, en
Victor-Emmanuel, et prendr
férir. L'entrée foudroyante
çaise en Piémont a décon
C'est maintenant sur le cham
va se décider la grande lut
rendre la liberté à l'Italie.

VARIÉTÉS.

—

LA PLUIE.

La pluie a inspiré à M. Yv
destine) la pièce de vers suiva
rait plus spirituellement vante
la pluie :

La pluie, allez-vous dire, a pour n
Nous en avons assez, ne nous en pa
— Et cependant la pluie, élément s
En la desaltérant vient féconder la
De l'astre dévorant quand l'ardente
Epuise et brûle un sol où se penche
Ou l'arbre dépérit, ou dans son alv
Le blé se desséchant, maigrit et s'éti
Combien de fois j'ai vu le triste labo
D'une pluie abondante implorer la
Interroger le vent, saluer le nuage
Qu'il aurait bien voulu retenir au p
Et se désespérer à perdre la raison,
Alors qu'il le voyant s'enfuir à l'horiz
Enfin il est heureux, sa vue est réjou
Ses vœux sont exaucés, car des torr
Tombant à flots pressés du céleste a
Sont venus à propos ranimer son es
Plus de regrets amers, de plainte ino
Ses grains seront sauvés, certaine es
Car chaque goutte d'eau devient la g
Qui gonfle les épis et grossit son trés
L'averse qui des bois embellit la par
De nos prés gazonnants ravive la ver
Et rafraîchit un air dont la suavité
Rend aux poumons souffrants leur
La pluie a, j'en conviens, certain con
L'oisif dont elle vient gêner la prom
La maudit d'autant plus, qu'en ce cas p
Il se sent inhabile à s'occuper chez lu
Indifférent aux arts, à la littérature,
Ignorant en musique aussi bien qu

LA BELLE
MOISSONNEUSE

Paris — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

LA BELLE
MOISSONNEUSE

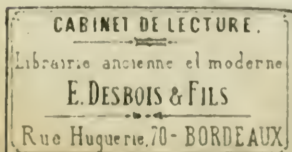
PAR

J. DE SAINT-FÉLIX

II

PARIS
LOUIS CHAPPE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Successeur de HYP. SOUVERAIN
5, rue des Beaux-Arts, 5

1859



I

La vérité au fond d'un bol de punch.

— Voici qui va nous rafraîchir! dit Bouquetin en s'armant de la cuillère au manche allongée. Messieurs, souvenez-vous de ce principe : plus il fait chaud et plus il faut boire de toniques chauds. La limonade, l'orangeade et la bière furent inventées par des apothicaires et des

médecins, éternels et irréconciliables ennemis de notre santé. L'estomac n'est qu'un viscère qui se débilite aux influences de la chaleur atmosphérique ; ingurgitez dans ce viscère déjà affadi et en pamoison une liqueur fraîche et laxative, vous redoublez ses défaillances. Au contraire, faites couler dans l'estomac affaibli un topique, un cordial, du vin vieux, du punch, un spiritueux de bon aloi, vous raffermissez ses parois, vous ranimez son action, vous concentrez en lui la force, le calorique, la vie.

— Monsieur est médecin? demanda l'honnête fermier.

— Je suis anti-médecin, oui, monsieur, reprit le lion. Mais buvons.

Les verres furent remplis, et chacun allait porter à ses lèvres le tonique tant recommandé, lorsque Bouquetin prit encore la parole.

— Un moment, monsieur, un moment. J'ai quelques toasts à proposer.

M. Trapillon frémissait d'inquiétude; le baron impassible attendait.

— A nos succès réciproques! dit le lion.

— Oui, à nos succès, répéta chaque

convive en donnant un sens particulier au toast.

— En voilà un qui est passé, se disait le régisseur, comme ces jeunes soldats s'inclinant sous le ronflement d'un boulet.

— Messieurs, reprit Bouquetin, à la prospérité de l'agriculture et au bonheur des familles agricoles !

— Quelle églogue ! pensait le baron.

— Oui, oui, répéta Trapillon d'abord ému et puis rassuré.

— Je vous remercie, monsieur, ajouta le fermier en saluant Bouquetin.

— Messieurs, dit Napoléon pour la troisième fois, aux bonnes mœurs, à la loyauté !

— Le gredin ! se disait le régisseur, il s'approche.

Le fermier ravi leva son verre plus haut que celui de ses voisins.

— Quatrième et dernier toast, reprit Bouquetin.

— Enfin, soupira le régisseur.

— Messieurs, à l'extinction de la traite des nègres !...

— Il est fou ! dit Trapillon.

— Et surtout, reprit Bouquetin d'un air composé, à l'extinction de l'embauchage des blancs et des blanches ! Si l'honorable assemblée le désire, je vais motiver mon toast ?

— Ce n'est pas nécessaire : c'est compris ! exclama Trapillon, que la colère gagnait.

— Permettez, dit le fermier ; j'avoue que, pour ma part, je n'ai pas bien saisi le sens...

— On vous expliquera cela plus tard, excellent monsieur Michel, dit le régisseur. Allez..... ces demoiselles doivent

vous attendre avec une certaine inquiétude.

— Mais, non, monsieur, ajouta le fermier, elles sont chez leur tante, chez ma sœur : une seconde mère.

— J'ignore pourquoi M. Trapillon tient si fort à nous priver de la présence de monsieur, dit l'inflexible Bouquetin, d'autant plus que, pour ma part, j'ai à demander des renseignements au sujet d'une ferme que j'ai le projet d'acheter en Camargue.

— Vous ! s'écria Trapillon furieux.

— Moi ! moi, héritier d'une fortune de douze mille livres de rente.

— Allons donc ! reprit le régisseur.

— A telle enseigne, dit le lion, que renonçant désormais à un monde ingrat, pervers, égoïste, vain et ridicule, je me voue à la vie pastorale et suis très-décidé à devenir fermier, dédaignant de devenir député et ministre.

Michel ouvrait de grands yeux, ne sachant trop jusqu'à quel point étaient sérieuses les paroles de celui qui mettait si fort de mauvaise humeur M. Trapillon.

Le fermier commençait à flotter dans des alternatives d'indécision au sujet des

deux hommes qui étaient aux prises devant lui.

— Monsieur Trapillon avait-il voulu lui fasciner les yeux et abuser de sa crédulité?

Le nouveau venu était-il de bonne foi dans sa vocation pour la vie agricole, ou n'était-ce qu'un facétieux qui voulait se jouer de lui et parodier les meilleurs sentiments.

Quant au baron, il se réjouissait fort en lui-même de la mauvaise tournure que commençait à prendre les manœuvres du régisseur.

Bouquetin venait tout naturellement

souffler sur les illusions du fermier ; il rendait probablement impossible le consentement de cet honnête homme au voyage de Paris...

Donc Napoléon Bouquetin, par intérêt personnel ou par l'instinct de malice qui l'animait toujours, en faisant manquer l'enlèvement de Sylvanie destineé à l'Opéra, servait admirablement les intérêts d'Argine et continuait ainsi à se montrer *çarmant* pour la *çarmante.*

— Arrêtons là cette plaisanterie, reprit tout à coup le régisseur. Allez à vos affaires, monsieur Michel, regardez monsieur que voici comme un homme très-

spirituel, très-amusant, mais, soit dit sans le fâcher, ne vous fiez pas trop à ses paroles dorées.

— Dorées, s'écria Bouquetin, dont l'œil s'animait à la flamme du punch, j'ai quelque chose de doré, moi! me prenez-vous donc, monsieur, pour une des cariatides de la magnifique salle dont vous avez la régie?

— Finirez-vous cette plaisanterie intolérable? s'écria le régisseur.

— Diable! dit Bouquetin, vous êtes susceptible. Je fais l'éloge de votre logis...

— Monsieur a donc une magnifique

maison à Paris? demanda Michel en coulant un regard scrutateur à Trapillon.

— Magnifique, oui, monsieur, dit Bouquetin ; et, trois ou quatre fois par semaine, monsieur reçoit tout Paris...

— C'est fort beau, reprit Michel. De deux choses l'une, ou monsieur est six ou sept fois millionnaire, ou monsieur est propriétaire de quelque grand établissement...

— Un établissement royal, monsieur Michel, dit Bouquetin qui décidément brisait les vîtres ; une salle immense où l'on chante et où l'on danse avec une rare perfection.

— C'en est trop! s'écria Trapillon; monsieur Bouquetin, vous m'en rendrez raison...

— Je vous la rends à l'instant même, dit le lion. De quelle nature la voulez-vous?... Flamme ou fer?

— Oh! oh! dit le fermier en se passant la main sous le menton, j'ai vu le grand théâtre de Marseille; l'établissement de monsieur, à Paris, ressemble terriblement à ce que l'on nomme l'Opéra dans le quartier de la Canebière.

M. Trapillon faillit tomber foudroyé d'apoplexie. Bouquetin remplissait son verre et celui du fermier. Michel s'apprê-

tait à boire, comme pour mûrir une réflexion, lorsque l'intrépide lion élevant sa coupe pleine de punch et s'adressant à Michel.

— A nos santés ! dit-il ; charmé de vous avoir rencontré.

— C'est moi qui le suis tout à fait, reprit Michel ; recevez, monsieur, mes remerciements.

Ils burent en même temps et se touchèrent la main comme deux hommes qui venaient de se comprendre parfaitement.

M. Tulipano, spectateur impassible de

cette scène, tournait et retournait entre ses doigts un joli brin d'oranger fleuri.

— Mais, baron! s'écria le régisseur exaspéré, est-ce que vous ne partagez pas mon indignation?

— Mon cer, dit tranquillement le diplomate, si je la partage je la diminue de moitié, et je vois que vous tenez à la garder tout entière.

— Vieux gredin! grommela entre ses dents M. Trapillon.

Mais l'honnête Michel avait cessé de boire; il prit son chapeau et son bâton ferré.

S'approchant ensuite de Trapillon et posant une main nerveuse sur l'épaule du régisseur.

— Monsieur, dit-il d'une voix calme et l'œil étincelant, j'ignore qu'elle est votre profession ; elle peut être fort honorable par elle-même si on l'exerce avec loyauté.

Quant à vos projets sur moi et sur ma famille, j'ai cru les entrevoir : cela me suffit. Je n'ai que quatre mots à vous décliner.

J'ai trois filles belles et charmantes, *trois* filles, entendez-vous, sages et bien élevées. Or, je vous déclare que le pre-

mier aventurier qui s'avisera de venir rôder autour d'elles avec d'autres intentions que celles avouées par l'honneur et la loyauté, recevra de ma main un correction telle qu'il en gardera toute sa vie un touchant souvenir. Adieu, messieurs.

Comme il s'éloignait, Bouquetin le suivit, et l'honnête fermier, sans crainte mais non sans défiance, se laissa accompagner par le *lion* à qui il devait, au fait, quelques remerciements. Grâce à lui, Michel avait entrevu *la vérité au fond d'un bol de punch.*

II

Au clair de lune.

Dans la soirée de ce même jour, vers l'heure du coucher du soleil, M. Bouquetin, après avoir donné au fermier tels conseils officieux qu'il avait jugés nécessaires, se promenait magistralement sur la place de Saint-Trophime.

Les cloches de la vielle église romaine carillonnaient à toute volée : c'était le moment du *salut*, ou, comme on dit dans le Midi, de la *bénédiction.*

Une grande foule stationnait sur la place, et un grand nombre considérable de femmes s'agenouillaient |sur l'escalier extérieur, ne pouvant trouver place dans l'église.

C'est que la bénédiction devait être solennelle.

C'était la fête des roses et l'ouverture de ce moi fleuri consacré à la Vierge, le mois rose et blanc, le mois parfumé

comme un vase mystique, le beau mois de *Marie.*

Aussi toutes les Maries d'Arles, ce jour-là, étaient-elles resplendissante de toilette, de beauté et d'innocence, je veux bien le croire.

Toutes les Maries avaient un droit d'entrée incontestable dans le chœur de l'église, splendide et ardent sanctuaire où les flots de l'encens se mêlaient aux arômes des fleurs ; et puis l'orgue devait jouer à grande symphonie et deux théories de jeunes filles chanter en chœur les motets les plus mélodieux.

Heureux ceux et surtout celles qui ce

soir avaient pu pénétrer et s'agenouiller autour de l'autel du bien aimé saint Trophime !

Car le saint évêque, on n'en doutait pas, devait descendre du ciel et venir s'asseoir en esprit dans cette *cathedra* gothique du haut de laquelle il avait béni tant de fois son bon peuple arlésien.

Le soleil empourprait de son dernier rayon les corniches des hautes galeries de l'amphithéâtre, l'extrémité de l'aiguille égyptienue et les flèches de la cathédrale, lorsque M. Bouquetin crut reconnaître parmi les promeneurs un homme dont le visage lui était resté en

mémoire comme un type singulier.

Le lion, en pareille occasion, ne manquait ni de spontanéité, ni de présence d'esprit.

S'arrangeant de manière à se trouver en face de l'étranger.

— Monsieur, lui dit-il, permettez-moi de vous demander si vous n'êtes pas un des amis et un des confrères de M Bernin, notaire à Paris ?

— Je suis son ami, oui, monsieur, répondit l'étranger avec beaucoup d'aménité.

— Ah ! pardieu ! charmé de la rencon-

tre. Vous me rappelez une bien heureuse soirée au café de Paris.

— Bien heureuse, comment? demanda l'étranger.

— Voici. M. Bernin, avec qui vous soupiez, me mandait le lendemain dans son cabinet pour m'apprendre que j'héritais de douze mille livres de rente.

— Ah! vous héritiez?... dit l'étranger en jetant un coup d'œil oblique sur le lion.

— D'une tante dont j'étais l'idole. Une charmante femme morte à la fleur de l'âge et qui m'appréciait...

— Hélas ! reprit l'étranger, la mort est impitoyable.

— Aussi, le souvenir de ma tante et son procédé envers moi seront gravés là éternellement, dit Bouquetin en portant la main sur son cœur.

— Et vous venez recueillir l'héritage dans ce pays ? reprit l'étranger.

— Non, je viens jouir de l'héritage ; je viens voir un beau pays, admirer, sentir, m'instruire, aimer, peut-être.

— Vraiment ! dit l'étranger. Voyez donc comme les *bons* esprits se rencontrent... Je viens en basse Provence dans le même but.

— Tiens ! s'écria Bouquetin, enchanté de l'analogie. Monsieur est notaire?... ajouta-t-il.

— Je l'ai été, dit l'étranger en hésitant un peu. J'ai vendu ma charge.

— Et monsieur se nomme? pardon d'une telle curiosité.

— Je me nomme Robert.

— Honorable nom ! ajouta Bouquetin qui était dans ses moments de bienveillance. Quant à moi, monsieur, reprit-il, je me nomme Napoléon Bouquetin, touriste par goût et célibataire par état, logeant à Arles en ce moment, à l'hôtel des Princes.

— Je le savais, dit posément M. Robert. Je fumais et buvais du rozolio, cette après-midi, sur la terrasse de l'hôtel.

— Ah! vous avez été témoin...

— D'une comédie en deux actes, monsieur, dit Robert, et à laquelle vous avez donné un sentiment imprévu et. . moral. Je vous en tais mon compliment. Votre *tante* fit bien de vous aimer et de se souvenir de vous dans son testament. Je regrette qu'elle n'ait pu vous léguer vingt-quatre mille livres de rente.

Bouquetin salua M. Robert, et tous deux reprirent la promenade.

— D'autant plus, reprit le lion, que

plus elle m'eût laissé, plus le genre humain en eût profité. La volonté de la défunte est que je ne fasse jamais un sou d'économie... Charmante petite tante, va !

— Et l'emploi de votre fortune ? demanda M. Robert.

— Libre comme l'air, reprit Bouquetin. Aussi ai-je suivi la pente naturelle de mes instincts ; je vis... pour vivre.

— Faisant de bonnes actions le plus possible, ajouta Robert, comme celle de ce matin, quand vous avez éclairé un père de famille sur le danger qui menaçait ses enfants, et puni, en les dévoi-

lant, l'astuce, la fourberie d'un émissaire racolleur...

— J'avoue, dit Bouquetin, que dans ce moment là la compassion d'un côté et l'indignation de l'autre ont parlé haut dans mon cœur.

— C'est bien, jeune homme, c'est bien ! répondit M. Robert avec un accent d'une incroyable autorité.

— D'autant plus, ajouta le lion, que j'avais une dent énorme et depuis longtemps contre cet affreux régisseur.

— C'est moins bien ! dit M. Robert.

— Oh ! je ne suis pas coquet de ma

vertu, ajouta le lion. Je vous avouerai même tout net, monsieur Robert, qu'en éventant la mèche de Trapillon, je n'étais pas fâché de gagner les bonnes grâces du père Michel, qui a trois filles ravissantes et parmi lesquelles il en est une étourdissante, si vous vous souvenez du souper au café de Paris où il fut question d'elle.

— Monsieur, dit Robert, il est deux sortes de vanités : celle qui vante ses mérites et celle qui s'enorgueillit de prétendus défauts, de vices d'emprunt. Laquelle avez-vous ?

— Eh ! mais la question est étrange !

dit Bouquetin. Elle ne me blesse nullement, cependant, parce que je vois que monsieur Robert est un philosophe. Eh bien, monsieur, je ne me vante ni de mes vices, ni de mes vertus; je me montre tel que je suis et vous déclare encore que si je parviens à plaire à la charmante, l'incomparable fille dont il est question, je serai très-fier et très-heureux de mon succès... lequel mettrait le comble à Paris à ma réputation.

— Laquelle? demanda Robert.

— La réputation de viveur, de lion, d'homme voué à la vie élégante.

— Et vos goûts champêtres?

— Ceci est très-originrl, continua Bouquetin. L'idée m'est venue de jouer une pastorale pendant un mois et d'arriver ensuite en triomphe sur le boulevard, par une belle après-midi, aux yeux de toute la fashion, ma bergère sous le bras. Jugez du coup-d'œil! ce serait étincelant.

— Un mot, dit Robert. Et en me faisant une telle confidence, vous ne craignez pas, monsieur, que je remplisse à mon tour votre rôle vertueux de ce matin, que j'avertisse le fermier Michel?

— Non, monsieur, dit le lion avec assurance, parce que vous êtes l'ami de

M. Bernin, parce que vous avez une figure loyale, et parce que je vous ai confié mon secret.

— Ah ! répondit M. Robert, vous voulez me lier ! Rassurez-vous : il est très-vrai que je ne vous dénoncerai pas à Michel ; mais il est très-certain aussi que vous n'enlèverez pas sa fille, sa fille adoptive, comme il l'a enlevé lui-même.

— Est-ce que j'aurais un concurrent dans monsieur Robert ? demanda Bouquetin.

M. Robert se mit à sourire comme un homme très-supérieur à la faiblesse dont on l'accusait.

— Hélas! monsieur, dit-il, j'ai quarante-cinq ans, et de plus, une si grande vénération pour les femmes de France, jeunes et vieilles, que je les fuis toutes.

— Quelle misanthropie! dit Bouquetin. Mais j'y suis. Vous étiez au café de Paris, et vous fûtes témoin du défi qui s'engagea entre le duc de Candore et un jeune artiste à propos de Sylvanie. Vous croyez donc, monsieur, que je me laisserai souffler la dame par un des deux rivaux, et que je resterai *échec et mat?*

— Je crois, monsieur, que vous aurez moins de succès que vous ne pensez auprès de Sylvanie, dit M. Robert. Désolé

de vous piquer d'une aiguille au point délicat de la vanité.

Napoléon Bouquetin eut besoin d'aspirer à long trait une bonne provision d'air, car ces derniers mots, prononcés d'un accent bref et positif, comme l'arrêt d'un oracle le suffoquaient.

Jamais son orgueil n'avait été plus cruellement éperonné.

S'il eût été seul, le *lion* eût bondi sur la place en rugissant.

C'était précisément à cette exclamation extrême d'amour propre que voulait le pousser M. Robert, toujours inflexible

dans ses expérimentations, toujours mystérieux dans son but.

— J'entrevois vos projets, dit Bouquetin en se calmant à force d'énergie. La calèche-briska transportée de Lyon à Arles par le *Syrius*, il y a trois jours, vous appartient. Vous voulez décidément enlever vous-même Sylvanie, monsieur, je vous somme de me répondre.

— Bien! reprit M. Robert, voilà de l'aplomb.

Eh bien! monsieur, la calèche-briska m'appartient si peu, que je suis arrivé de Paris à Lyon par la malle-poste, et de Lyon à Arles par le Papin.

— A qui donc cette maudite et sournoise voiture dont le maître se cache? répliqua Bouquetin.

— Cherchez, dit M. Robert.

— Vous le savez?...

— Certainement.

— Et vous me le direz?

— Non, monsieur.

— Ah! mais savez-vous, monsieur Robert, que vous abusez cruellement du privilége que vous donne votre barbe grise?

— Oh! oh! répliqua Robert, entre

une barbe grise, monsieur, et une barbe rousse, je ne vois que la différence de la couleur.

— Mordieu ! j'ai grande envie... Encore un mot, monsieur. Avez-vous vu Sylvanie ?

— Jamais, dit M. Robert. Et vous ?

— Moi, je l'ai entrevue dans les rues d'Arles avec son père et ses sœurs.

— Eh bien !

— Ah ! divine ! exclama Bouquetin.

— N'abusez pas de ce mot là, dit M. Robert avec gravité, un seul être est divin.

— Vous me croyez amoureux d'elle, n'est-ce pas? ajouta le lion.

— Moi? dit M. Robert, non... pas amoureux, mais fou.

— Cet homme est enragé! murmura le fiévreux Napoléon, à la grande jubilation de son partner.

— Tenez, reprit celui-ci, voulez-vous que je vous donne un conseil? C'est de faire un meilleur usage de vos douze mille livres de rente. Entendez le salut, ce soir, à Saint-Trophime, partez demain pour Paris, oubliez les pastorales et les bergères, et, par une conduite digne d'un homme de cœur et d'intelli-

gence, cherchez à vous marier honorablement.

— Merci! dit Bouquetin en quittant brusquement l'intraitable compagnon que sa mauvaise étoile lui avait envoyé ; certainement, ajoutait-il en s'éloignant, cet homme doit avoir une fille vertueuse, mais très-sotte et sans dot, à marier. M. Robert est à la chasse d'un gendre.

Le soir arrivait avec ses vives étoiles que le clair de lune étincelant noyait une à une dans ses ondées de lumières.

L'air était doux et embaumé des senteurs enivrantes du lilas, du chèvrefeuille, du seringa et de tant d'autres ar-

bustes odorants qui, au mois de mai, fleurissent le long des haies dans la campagne d'Arles.

A ces parfums se mêlèrent des arômes de myrtes, d'oliviers en fleurs, et surtout ces suaves émanations des lavandes que la brise de mer apporte, le soir, des rochers du rivage.

Dans l'église de Saint-Trophime le *salut* finissait au milieu des vapeurs de l'encens.

La foule commençait à s'épandre du portail gothique sur la place, aux clartés argentées de la lune.

A droite de la vieille église il est un

cloître célèbre et toujours visité par les étrangers.

C'est un vaste parallélogramme pavé de grandes dalles et encadré de galeries ogivales.

C'était autrefois la cour du monastère attenant à la cathédrale de Saint-Trophime ; car, au moyen-âge, toute église épiscopale avait son chapitre de chanoines réguliers et voués à la vie claustrale.

Rien n'est plus imposant et à la fois plus élégant que cet ensemble de galerie sous lesquelles se croisent des nervures légères formant arceaux.

Rien n'est plus marqué d'un caractère religieux que ces piliers à colonnettes entre lesquelles rêvent éternellement des statues de saints et de saintes, les mains jointes, l'attitude contemplative.

Mais, par un beau clair de lune le cloître prend des tons surprenants.

On dirait une féerie, un porche magnifique dans le goût oriental, et tout étincelant de lames d'argent.

Or, dans la pénombre d'un angle, entre deux piliers, une forme svelte, une élégante apparition était immobile, le coude appuyé contre un support de pierres et la main sous le menton.

Avec un peu d'illusion, on eût dit un ange arrêté dans ce cloître et contemplant le ciel avant d'y remonter.

L'ange était une femme, une jeune fille de dix-huit ans : c'était Sylvanie.

Comment avait-elle quitté le groupe de ses compagnes?

Comment s'était-elle séparée de ses sœurs?

Nous l'ignorons, et, peut-être elle-même n'aurait-elle pu, en ce moment, expliquer la cause de cette visite qu'elle faisait au cloître solitaire. Un jeune homme l'avait suivie.

Il s'approcha avec précaution et se

tint à deux pas d'elle dans l'attitude du respect.

Sylvanie ne parut ni étonnée, ni alarmée de l'arrivée de l'étranger ; elle tourna lentement la tête de ce côté, et le coude toujours appuyé sur la saillie d'une niche de saint, elle attendit ce que le nouveau venu paraissait avoir à lui demander.

— Mademoiselle, dit celui-ci, je vous crois indulgente et bonne autant que vous êtes belle ; je vous ai suivie, au sortir du salut, par un secret entraînement. Je ne sais pourquoi je me figure que le hasard seul ne nous a pas amenés

ici... Vous détournez la tête! je vais me retirer à l'instant si vous me l'ordonnez, mais en vous assurant que, s'il fallait donner ma vie pour obtenir de vous un sourire amical, je la donnerais.

La déclaration était claire et prononcée d'un accent tel qu'il était impossible de se méprendre sur la sincérité de ces paroles.

La jeune fille regardant l'étranger sans le moindre embarras :

— Qui êtes-vous, monsieur? lui dit-elle.

— Mon nom est Olivier, reprit-il, je

suis peintre, et, dussiez-vous me croire fou, j'arrive de Paris pour vous voir.

— Moi? répondit Sylvanie avec un peu de surprise. Mais, ajouta-t-elle, je vous reconnais; vous êtes venu à la ferme avant-hier... vous étiez malade, monsieur.

— Je le suis encore, et je le serai toujours, probablement.

— Espérez, monsieur, reprit-elle. Vous êtes jeune... et, d'ailleurs, si vous priez du fond du cœur, Dieu vous rendra la santé.

— Mon malheur est de ne savoir pas

prier, dit Olivier. Demandez pour moi, mademoiselle ; vous obtiendrez...

— Vous croyez ? reprit la jeune fille en souriant. Eh bien ! dans la neuvaine du mois de Marie, je me souviendrai de vous ; mais je vous préviens que je ne suis pas une sainte.

— Les saintes, cependant, sont toutes fort belles, dit-on, ajouta Olivier.

— Je vois, monsieur, que vous cherchez l'occasion de m'adresser des compliments, dit Sylvanie. Depuis deux ou trois ans bien des gens, dans ce pays-ci, vantent mon visage. J'espérais qu'un étranger me parlerait d'autre chose.

L'avertissement était donné avec tant de finesse et en même temps avec une si charmante expression de bonhomie qu'Olivier n'en éprouva qu'une légère piqûre dans la région sensitive de l'amour-propre.

— Oh! reprit-il. Voilà qui est fier! je tâcherai de vous épargner mon admiration, mademoiselle.

— Vous vous fâchez, monsieur?

— Moi! non certainement, mais je vous fâche peut-être? reprit Olivier.

— Ah! quel caractère irritable! dit Sylvanie en joignant ses mains chargées

de bagues d'or, selon l'usage chez les filles riches de la campagne en Provence.

Olivier était au désespoir ; il se voyait avec terreur sur une fausse route ; il se crut perdu...

Et Tiberge qui n'était pas là pour l'éclairer, pour le guider, pour le sauver !

— Pardon, mademoiselle, dit-il. Je perds la tête auprès de vous... c'est tout naturel.

En ce moment un beau rayon de la lune vint tomber dans l'angle du cloître où se trouvaient les deux jeunes gens.

Sylvanie apparut à Olivier dans toute sa gloire.

Son teint mat, ses yeux frangés de longs cils noirs, sa coiffure élégante comme un casque phrygien, ses mains si belles, sa taille si souple et si élancée, les plis soyeux d'un jupon court et jusqu'aux bas violets brodés d'argent à la cheville, et qui dessinaient si merveilleusement les contours d'une jambe divine, tout cet ensemble gracieux et imposant, fier et doux, noble et d'une simplicité adorable, éblouit Olivier, comme il l'avait dit; sa tête se perdait.

Sylvanie le vit pâlir et s'appuyer contre le pilier.

— Monsieur, reprit-elle, j'ai grand' peur que vous ne m'ayez jugée avec des yeux trop prévenus. Vous me croyez beaucoup de qualités que je n'ai pas, et vous ne voyez pas beaucoup de défauts que j'ai certainement.

Une figure plus ou moins régulière, un joli costume (qui est celui du pays), dix-huit ans, un peu d'éducation acquise par des lectures, tout cela n'est pas une merveille, et vous revenez d'un pays que l'on dit habité par les premières femmes du monde...

— Ah! s'écria Olivier, qui dit cela? quels fats stupides ou pervertis osent dire cela?

— Dans nos campagnes, ajouta Sylvanie, les jeunes filles cherchent à prouver plus de bon sens que d'esprit... et le bon sens n'est pas toujours très-amusant.

— Adorable enfant! dit l'ami de Tiberge.

— Passer sa vie dans une ferme n'est pas l'existence la plus digne d'envie quand on connaît le monde...

— Vivre trente jours auprès de vous, Sylvanie, et puis mourir, vaudrait mieux qu'un règne des plus longs et des plus glorieux.

— Voilà, voilà de la fièvre, dit la belle

jeune fille. Voilà un jeune homme qui me voit pour la seconde fois de sa vie, qui me parle pour la première fois, et qui déjà veut mourir à mes pieds...

— Sylvanie, reprit Olivier en saisissant les mains de son idole, je vous aime, épargnez-moi votre ironie... accablez-moi plutôt de votre colère.

— Ma colère? dit-elle sans dégager ses mains, mais dois-je en avoir, moi qui veux prier pour vous?

— Ah ! s'écria Olivier, vous êtes charmante et terrible; je vous aime et je tremble devant vous; je vous adore, et je ne sais pourquoi je sens là, dans mon

cœur, que je ferais mieux de vous haïr.

— Mais vous êtes méchant ! dit Sylvanie avec cet accent étrange, amphibologique qui veut dire; vous êtes bon, vous êtes charmant.

Ils en étaient là d'une conversation qui, pour manquer de rêverie peut-être, ne manquait pas de passion, lorsqu'une femme d'un certain âge et appartenant à la classe des marchandes d'Arles, s'approcha du groupe des deux causeurs.

— Mademoiselle Sylvanie, dit-elle en patois provençal, vous êtes ici à regarder fort tranquillement le clair de lune et les belles saintes de pierre, tandis que

vos sœurs et votre père vous cherchent partout.

— Merci, bonne Pintarde, reprit Sylva dans le même dialecte. Où sont mes sœurs ?

— Eh ! mon cœur, elles sont aux quatre coins de la ville, fort en souci sur votre compte. Voulez-vous me suivre, je vais vous conduire chez votre tante. Une jeune fille, seule la nuit, dans les rues...

— Je comprends, Pintarde, et je vous suis, ajouta Sylvanie. Adieu, monsieur, reprit-elle sans le moindre embarras, si

vous venez aux Tamaris, mon père vous y recevra très-volontiers.

Abandonnant alors une de ses mains à Olivier qui, à la dérobée, lui baisa le bout des doigts, elle suivit la Pintarde et toutes les deux sortirent du cloître par la porte du midi, celle qui avoisinait le *cours* extérieur. Ce chemin, en effet, menait au logis de la sœur du fermier Michel, qui avait sa maison près du Rhône, sur le port au blé.

Le cours extérieur, donnant au sud, est aussi la route de Marseille.

Une voiture attelée de quatre chevaux de poste, stationnait sous les platanes,

les deux lanternes allumées et les deux postillons à cheval.

La Pintarde dit à Sylvanie :

— Voyez donc, ma chère demoiselle, la belle calèche ! comme on est heureux de pouvoir voyager là-dedans !

Sylvanie fit une geste d'indifférence ; mais comme la Pintarde s'approchait de la voiture, elle la suivit avec une demi-curiosité.

— Juste ciel, reprit la femme provençale, tout l'intérieur de cette calèche est doublé de beau damas blanc avec des fleurs brochées de même couleur. Voyez, mademoiselle.

Sylvanie regarda à son tour par la vitre de la portière, car la calèche avait un avant fermé, mais à peine s'était-elle approchée qu'elle se sentit enlever de terre par deux bras vigoureux et que la portière de la voiture s'ouvrit comme d'elle-même.

Sylvanie jeta un cri d'épouvante et se tordit avec une incroyable agilité entre les mains de son ravisseur.

Elle était perdue, car un autre homme venait en aide au premier.

— Lâches ! s'écriait la jeune fille d'un accent sublime d'indignation et de délire, lâches ! tuez-moi, brigands !

— Vous tuer, mademoiselle ! dit une voix douce, presque caressante. Nous donnerions plutôt dix fois notre vie pour vous.

Sylvanie tourna brusquement la tête et vit un homme de trente ans environ, d'une figure charmante, d'une tenue remarquable de bon goût, qui lui tendait les mains pour l'aider à monter dans la calèche. Cet homme lui était inconnu.

Cependant la lutte se prolongeait, car, réunissant toutes ses forces, toute son énergie, la jeune fille par un mouvement nerveux s'était presque dégagée.

— A moi ! dit l'inconnu à ses gens. Enlevons-la donc... A moi !

— Oui, je suis à vous, scélérats ! s'écriait tout à coup un jeune homme accourant de toute la vitesse que donne le courage, de toute l'impétuosité que donne la passion.

— Je suis à vous ! répétait-il.

Armé d'un poignard, Olivier, qui avait suivi les deux femmes, Olivier saisit au collet le maître de la voiture, et il allait l'abattre à ses pieds, lorsque le valet, lâchant Sylvanie, s'élança au secours de M. de Candore.

Le duc (c'était une action honteuse, perverse, nous l'avouons ici), le duc avait médité cet enlèvement comme le seul

moyen expéditif et assuré de se débarrasser d'un rival et de rompre avec tous les ennuis d'une séduction amenée à terme par gradation.

Enlever la plus belle des jeunes filles, la merveille promise à l'Opéra de Paris, s'enfuir avec elle à l'étranger, vivre avec elle d'une vie de luxe, peut-être d'amour... et même, si elle en était digne, l'épouser et revenir en France étaler aux yeux de ses envieux et de ses faux amis tous les dehors brillants d'une existence de millionnaire.

M. de Candore s'était promis tout cela, au moment du prodigieux retour de sa

fortune, dans ces premiers jours de fièvre que donne l'or, revenant à grands flots.

Aux cris de détresse et de rage accourent plusieurs habitants du quartier ; la lutte n'était plus possible.

Quelques vigoureux garçons, appartenant à la classe du peuple, avaient reconnu la fille du fermier Michel, et ils parlaient déjà d'emporter le ravisseur et de le jeter dans le Rhône, lorsque M. de Candore, après leur avoir tenu tête avec une audace inouïe, fut saisi à bras-le-corps par son courrier, qui le força à monter en voiture.

Fermant alors la portière subitement

et grimpant sur son siége, cette homme donna le signal aux postillons, qui partirent au galop.

Cette scène violente n'avait pas duré dix minutes ; Sylvanie, toute effarée encore, cherchait des yeux la Pintarde, mais en vain. Cette femme s'était dérobée au premier cri de la fille de Michel.

Dans la lutte, Olivier avait été blessé par la pointe de son propre poignard, que le valet de M. de Candore avait retourné contre lui en lui forçant le bras.

Olivier perdait du sang par la gorge...

— Ah ! s'écria Sylvanie en courant à lui.

Du secours ! du secours ! c'est mon libérateur.

Et, avec un élan qui tenait presque du délire, déchirant un mouchoir, elle posa le premier appareil sur la blessure d'Olivier et arrêta le sang, qui aurait couler avec trop d'abondance.

Olivier la contemplait d'un regard attendri.

— Mademoiselle, dit-il en souriant et la joie dans les yeux, convenez qu'il est heureux quelquefois d'avoir un *caractère irritable.*

Sylvanie ne répondit à ces paroles (à

cette allusion, à ses propres paroles) qu'en tendant la main au blessé.

Parmi les personnes survenues, elle reconnut des amis de son père, qui se chargèrent de la ramener au port au Blé, où Michel se trouvait en ce moment.

Olivier fut transporter par quatre vigoureux compagnons jusqu'à l'hôtel des Princes, où il retrouva Tiberge, son bon génie, ou plutôt sa providence.

III

M. Robert à M. Bernin, notaire à Paris.

Arles, 2 mai 184....

. . . .

Tels sont, mon cher monsieur Bernin, les détails que vous ne lirez peut-être pas sans intérêt, au sujet du voyage de Paris en Provence.

Telle est la scène violente qui eut lieu hier au soir, par un beau clair de lune, dans cette ville d'Arles si paisible d'ordinaire, si gaie et si pittoresque en ses jours de fêtes religieuses.

Oui, M. de Candore avait médité ce mauvais coup.

La calèche-briska qui, à bord du *Syrus*, donnait tant d'inquiétudes au régisseur Trapillon et au baron Tulipano, avait été embarquée à Lyon par les ordres de M. le duc. Il la destinait à un noble usage, vous le voyez, cette belle et commode voiture achetée et choisie avec tant de soins chez le plus célèbre carrossier de Paris.

M. le duc fait les choses en grand seigneur, il ne veut déroger des us et coutumes de ses aïeux ni pour le fond ni pour la forme. Envoyer de Paris à deux cents lieues de là une voiture toute neuve, magnifique, pour enlever une jeune fille de la campagne ; aller soi-même lui donner la main pour monter en chaise de poste ; l'obliger, bon gré mal gré, à accepter, en pays étranger, le titre élégant de *maîtresse* ou l'étincelante couronne de *duchesse*... Certes, voilà du romanesque, du goût, de l'originalité, de la grandeur ! C'est *galant !* comme auraient dit, il y a soixante-dix ans, MM. de l'Œil-de-Beuf et de Trianon.

Nous ajouterons, si vous voulez, que c'est très-moral, très-délicat, très-généreux ! en effet, en admettant que l'expédient eût réussi, on suprimait tous ces préliminaires fastidieux et souvent compromettants qui sont comme le noviciat obligé de toute conquête. Pour plaire à Sylvanie, M. le duc eût été forcé d'humilier sa grandeur, de se rendre familier aux habitudes de la campagne, de se montrer bon enfant, doux, honnête, vertueux même (et quelle affreuse hypocrisie !)

Et puis, n'aurait-on pas jasé étrangement au sujet de la pauvre enfant dans

tout le canton ? La médisance eût fourni tant de poisons à la calomnie ! et celle-ci les eût broyés et répandus partout avec tant de rage et de joie ! En vérité, la réputation de Sylva avait tout à craindre de la modération que M. le duc eût mise dans la manière de lui faire la cour, même en vue d'un mariage. Aussi M. de Candore a-t-il compris parfaitement tous ces dangers.

Et vous, monsieur Bernin, vous, monsieur l'optimiste, que dites-vous de cela ? Mais poursuivons.

La jeune fille, très-vivement réprimandée par son père, a été ramenée à la

ferme de Tamaris, où probablement elle rêvera beaucoup à ce premier chapitre du roman de sa vie. Michel, dans un accès de colère très-légitime, aurait tué la femme Pintarde s'il l'avait retrouvée.

Passons à M. Trapillon. Le régisseur, évincé de ses projets par l'outrecuidance et les révélations brutales de Bouquetin, abandonné moralement, d'un autre côté, par le baron, dont la neutralité, en cette occasion, est une hostilité, le régisseur, horriblement vexé et humilié, se dispose, je crois, à repartir pour regagner les bosquets fleuris et les palais diamantés de l'Académie royale de musique. Du

reste, le baron a eu la magnanimité de lui offrir encore une place dans sa chaise de poste pour ce retour. Mais M. Trapillon a refusé avec une suprême dignité.

— L'équipée de M. de Candore et le danger très-sérieux que le duc a couru dans la lutte avec les vigoureux compagnons qui voulaient lui faire faire un plongeon dans le Rhône, ont singulièrement apaisé les projets belliqueux de M. Trapillon.

Avant l'événement d'hier, le traître Ulysse songeait, je crois, à introduire quelque *cheval de bois,* quelque machine à stratagème dans l'enceinte de la ferme des Tamaris.

Quant à Bouquetin, il blâme tout haut le coup de tête et le coup de main de M. de Candore, soutenant, avec cet aplomb que vous lui connaissez, qu'un homme doué d'un peu de savoir-vivre, de prudence, d'esprit et de certains avantages de position, a toujours quinte et quatorze contre une femme.

Il se tait sur ses prétentions personnelles au cœur et peut-être à la main de la belle Sylvanie, mais ses yeux brillent de l'espoir d'un triomphe prochain.

Olivier est blessé légèrement. Dans deux ou trois jours, l'inflammation et la fièvre auront disparu. Tiberge est

admirable de soins et de dévouement. Tiberge est toujours la logique incarnée.

Un grain de l'enthousiasme d'Olivier dans le cerveau de Tiberge et un grain de la raison de celui-ci dans le cerveau d'Olivier, feraient une combinaison merveilleuse. Nous aurions peut-être deux grands hommes de plus. Mais Dieu sait ce qu'il fait, et nous ne sommes que les *Garo* de la création, nous qui dissertons beaucoup, sans les comprendre, sur le *gland* et la *citrouille.*

Ainsi donc, et comme résumé, voila deux champions hors de combat, du

moins sur le terrain d'Arles : Trapillon battu par Bouquetin, Candore repoussé par Olivier et fuyant à toute bride. Reste le baron dans sa sournoise neutralité, et qui s'égaudit de voir manquer l'acquisition d'une merveilleuse almée pour l'Opéra, où la çarmante gardera la royauté.

Oui, mais restent aussi deux rivaux : Olivier et le *lion* Bouquetin. Celui-ci a pour lui l'audace, la ruse poussé jusqu'à la rouerie, un jargon entraînant, des manières auxquelles des habitants de la campagne peuvent aisément se méprendre, une belle physionomie, des

connaissances générales mais superficielles, de la chaleur sans sentiment, tous les dehors d'un galant homme et d'un homme de haut mérite, plus douze mille livres de rente léguées par sa *tante.*

L'autre a son intelligence et son âme de feu ; son grand talent et sa loyauté. Il est imprudent parce qu'il est sincère ; il est susceptible jusqu'à la fierté parce qu'il est pauvre... Oui, mais, près de lui, il a Tiberge !

Et moi, monsieur le notaire royal, moi, spectateur *inconnu* et placé aux premières loges, je suis de l'œil et de l'esprit cette comédie réelle, vivante, inap-

prise, bien autrement composée et jouée que toutes ces malheureuses scènes de marionnettes de vos théâtres de Paris ; comédie humaine, dans le vrai sens du mot que j'ai voulu voir représenter pour mon argent à l'insu des acteurs même, sauf à faire la part de chacun quand l'heure de la justice sonnera.

L'argent! ah! l'infâme! quelle infernale puissance! Vous le voyez, monsieur Bernin, vous, honnête homme par excellence, vous le voyez! que j'arrive en Europe après dix-huit ans d'absence ; que dans un jour de fantaisie, ou de colère, je jette de l'argent à pleines mains

à cette société parisienne, si affamée aujourd'hui de jouissances matérielles, et la voilà qui tourne au vertige, la voilà qui se tord et délire comme un possédé.

J'ai pris au hasard trois individualités représentant les trois classes sociales ; je leur ai rendu l'or, la vie dont elles manquaient, chacune dans les proportions de ses prétendus besoins... Qu'en est-il résulté? J'ai trois fous! l'un d'orgueil, l'autre d'outrecuidance, l'autre d'enthousiasme. Si, au lieu d'enrichir trois individus, j'avais pu gorger d'or la société entière de votre Paris, qu'aurais-je

fait? J'aurais affolé cette ville en masse; je l'aurais précipitée dans l'orgie, dans l'enfer bestial de ses passions.

Mais je ne me suis adressé qu'à la jeunesse, dites-vous.

Ah! monsieur Bernin! avec mon or et mon argent versés à flots indifféremment sur toutes les classes, à tous les âges, chacun n'eût-il pas suivi son instinct? N'auriez-vous pas vu la prodigalité effrénée chez le jeune homme? la spéculation ardente et cupide chez l'âge mûr? l'avarice sordide, ou la stupide folie du sensualisme chez le vieillard?

Corruption! corruption! c'est le dernier mot de votre société.

Vous me répondez : que je suis un misanthrope ; que l'argent étant matière n'est coupable de rien.

Je le veux bien ; mais du malheur des temps à qui la faute alors ? J'admets le néant de l'influence magnétique du métal. A qui la faute alors? répondez : à vos mœurs, à vos institutions, à vos lois !...

Je m'arrête, car s'il en est ainsi, de deux choses l'une : ou vous êtes à la veille d'une régénération miraculeuse, ou vous êtes à la veille d'un cataclysme social qui engloutira tout.

Adieu, monsieur Bernin, notaire royal

et loyal ; homme de conciliation, de progrès et de foi en des jours meilleurs, adieu.

Vous pardonnez au présent, vous espérez dans l'avenir, vous ne donnez au passé qu'un souvenir exempt de regrets... heureux Bernin ! Moi, je ne partage aucune de vos croyances sur le présent et l'avenir de cette vieille société que vous comparez poétiquement aux forêts séculaires des deux Amériques, où le jeune arbre, vigoureux, touffu, surabondant de sève, naît et grandit, au milieu de monceaux en débris, sur les couches immenses, inconnues de tant de forêts tombées en poussière.

Monsieur, je n'ai qu'une réponse à vous adresser : J'ai vu les forêts vierges du Nouveau-Monde, et j'ai toujours remarqué, en effet, que plus l'arbre jeune avait de *detritus* antique à ses racines, et plus il était sain, vigoureux, plein de sève. Or, dites-le moi, sur nos vieilles couches sociales, quelle génération s'élève aujourd'hui ? Est-elle saine de cœur et d'esprit, forte de caractère et de vertu, animée jusqu'à la surabondance de la sève divine, de la vie morale et intellectuelle ?..

Eh bien ! si l'arbre dès sa jeunesse est attaqué du ver, que sera son âge mûr,

que sera sa vieillesse, en admettant qu'il ne tombe pas avant l'âge ?

Adieu, encore une fois, mon adversaire et mon ami. Cependant, il faut que je vous le dise en finissant, un seul espoir me reste, c'est d'avoir rencontré deux jeunes gens, Olivier et Sylvanie, assez nobles de cœur, assez élevé de sentiment et d'intelligence pour me réconcilier en partie avec cette société dégradée, avant de quitter pour jamais le continent européen.

ROBERT.

P S. Tenez toujours à la disposition de M. Bouquetin et de M. de Candore la

pension mensuelle promise et jusqu'ici si bien *méritée.*

Si nous tarissions la source, il n'y aurait plus de navigation possible, et je veux voir jusqu'où iront nos deux hardis aventuriers.

Quant à Olivier, je le laisse aux prises avec sa fortune adverse, la pauvreté et ses nobles instincts, son âme et son imagination. Qu'il combatte ; à chacun ses œuvres et Dieu pour tous.

IV

Les Faucheurs.

Dans une grande prairie dépendante des Tamaris huit ou dix faucheurs prenaient leur repas du milieu du jour à l'ombre des saules touffus qui bordaient le fossé.

La chaleur était ardente ; les rayons solaires tombaient d'aplomb sur l'île de la Camargue ; à peine une petite brise

marine faisait trembler les feuilles vert sombre et veloutées de gris des plus hauts peupliers.

Le centre de la prairie était parsemé de gros tas de foin ; à ses extrémités de longues zones d'herbages fraîchement coupés se séchaient à l'ardeur du jour.

Quelques charrettes, aux échelles garnies de cordes, attendaient leur chargement, tandis que les mules et les chevaux de la ferme portant aux pieds des entraves de fer, mangeaient à pleine bouche devant les meules de fourrages.

Sur l'écorce des grands arbres, les cigales, nouvelles venues, se posaient in-

cessamment et remplissaient l'air de ce bourdonnement criard et continu qui ressemble si bien au cri mécanique de la crecelle violemment agitée.

Par intervalle, la note monotone du coucou venait couper l'immense bruissement des insectes ; à ce chant régulier répondaient les roucoulements des tourtourelles errantes sous les herbages frais des rizières.

Au loin la mer était calme et unie comme une glace de cristal bleu-lapis, et, du côté d'Arles, de longues volées de canards sauvages remontaient en phalanges serrées le cours du fleuve, bat-

tant d'une aile alourdie l'air embrasé.

C'était bien là ce milieu du jour, au mois de juin, ce *mié-jiour* si indolent et qui provoque invinciblement au sommeil tout cultivateur que le travail amène aux champs dès l'aube matinale.

Les faucheurs de la grande prairie des Tamaris buvaient et mangeaient gaiement avant la *sieste.*

Ils étaient tous assis sur l'herbe et formaient un demi cercle au centre duquel se dressaient des cruches de grès, des *fiasques* empaillées et ces longues bouteilles au large ventre, au long col évasé à l'orifice, si favorables pour ra-

fraîchir le vin dans le fond d'un ruisseau, au milieu des joncs.

Le repas était friand pour des appétits de faucheurs méridionaux ; l'ail et le petit-salé dominaient.

Chaque plat était de haut goût et provoquait à la soif, de concert avec la chaleur.

« Pays de soleil (dit-on), pays d'ail et de piment. » Pourquoi cela? au premier abord on serait tenté de croire le contraire et de penser que les épices violentes, chaleureuses ne devraient naître qu'aux régions brumeuses et glaciales.

Erreur ! erreur ! n'accusons jamais la

nature de la moindre inconséquence ; elle a plus d'esprit, de logique et de prévisions dans son petit doigt que toutes les facultés médicales, toutes les corporations savantes de l'univers.

On peut rencontrer un grand sot fourré d'hermine, mais qui de nous a jamais trouvé sur son chemin le moindre insecte qui fut dépourvu des miraculeux instincts que la divine nature prodigue au plus humble des êtres au milieu des champs? Les qualités cordiales des piments et de l'ail sont trop bien reconnues indispensables au régime hygiénique des méridionaux pur sang, pour

que nous nous arrêtions un instant de plus sur ce sujet.

Ce serait discuter à propos d'un axiôme.

Les faucheurs des Tamaris touchaient à ce moment de béatitude sensuelle, où l'on ne boit plus que pour chatouiller le gosier et illuminer le cerveau, lorsqu'ils virent venir à eux le fermier Michel, la fourche de bois d'alizier sur l'épaule et le rateau à la main.

— Eh bien ! dit Michel en les abordant, avons-nous fait trève avec la soif?

— Buvez ! s'écria un jeune homme

svelte, mais vigoureux et bronzé comme un Bédouin, buvez ! c'est du rouge.

— Donne-moi du blanc, répondit le fermier.

— Vous êtes donc malade et à la tisane ! demanda un faucheur couché sur le dos.

— Moi ! dit Michel. Je boirais le Rhône.

— Quant à moi, reprit un faucheur du comtat d'Avignon, je ne l'avalerais qu'autant qu'il deviendrait vin de Lanerthe ou de Château-Neuf du Pape. Oh ! dans ce cas-là, je me porterais à la pointe de

Trinquetailles et le diable m'emporte si la mer recevrait une seule goutte du fleuve.

— Quel ivrogne ! s'écria un faucheur hargneux et qui venait de vider d'un trait tout le fond de son fiasque.

— Votre vin blanc est aigre, dit Michel le fermier, et votre rouge est fade !

— Merci du compliment, répliqua le faucheur couché sur le dos, aigre et fade font un milieu passable.

— Si nos vins sont mauvais, Michel, reprit l'Avignonais, vous avez un moyen excellent de les rendre meilleurs.

— C'est de vous livrer la clé de ma cave, n'est-ce pas ?

— *Tu dixisti*, ajouta celui qui regardait si voluptueusement les feuilles à l'envers.

— Ah ! tu sais le latin, toi, gros dormeur ! dit Michel.

— Mon oncle est curé ! reprit magistralement le faucheur étendu sur l'herbe.

— C'est juste ! dirent tous les autres. Il doit savoir mâcher du latin, son oncle est curé.

— Eh bien ! Michel, et cette clé ? de-

manda le Bédouin, le jeune homme bronzé.

— Tiens, reçois-la! répondit le fermier. Tiens, moricaud, va nous chercher une dame-jeanne.

A cette parole chaque convive accoudé sur le sol se redressa vivement.

Il y eut un moment de silence et de contemplation.

Le moricaud avait reçu la clé dans ses deux mains à dix pas de distance ; il la tournait et retournait dans tous les sens, la regardant avec des yeux agrandis et un sourire qui mettait à découvert deux rangées de dents de caïman.

— Que diable fait-il donc-là? s'écria l'Avignonais. Va donc tourner cette clé dans une serrure. Nous perdons un temps énorme et précieux.

— *Vita brevis!* dit le latiniste toujours couché sur le dos. Mon oncle est curé, mais la vie est courte!

Cependant le faucheur moricaud avait quitté le groupe et on le voyait courir avec l'agilité d'un daim dans la direction de la ferme.

— Holà! Michel, dit l'Avignonais. D'où nous vient aujourd'hui cet accès de générosité? Vous allez vous ruiner, le maître!

— Bois, mange et fauche, reprit le fermier. Je crois que le bonheur arrive à tire d'aile vers la ferme des Tamaris.

— Vraiment ! dit l'Avignonais ; je l'y croyais déjà. Arrive-t-il de loin ?

— Oui, répondit Michel d'un air composé. C'est beau !... c'est fort !...

— *Audaces fortuna juvat,* reprit le neveu du curé.

— Quel chien de latiniste ! s'écrièrent des faucheurs. Quand il est couché sur le dos, à l'ombre, il devient savant comme un *frater*. Te tairas-tu, enragé ?

— Laissez-le donc parler latin, dit

l'Avignonais. C'est sa manière de digérer ; dès que le bœuf se couche, il rumine. Allons, Michel, reprit-il, racontez-nous votre bonheur, mais en bon patois.

— Il est inutile de vous raconter ce que vous verrez de vos yeux, répondit le fermier.

— Ah! ah! dirent les faucheurs. Ce sont des mariages ; il a trois filles.

— *Jocosæ puellæ!* ajouta le facétieux latiniste, toujours sur le dos et les deux mains sous la nuque.

L'heure de la sieste était arrivée et les faucheurs s'étendaient déjà sur l'herbe

fraîche pour dormir de ce voluptueux sommeil qui, dans les champs, secoue ses bouquets de fleurs sur nos paupières, mais une troupe joyeuse entrait dans la prairie.

Huit jeunes filles se tenant par la main accouraient de front vers le fermier Michel.

On eût dit des gazelles lancées à travers la plaine, tellement était vive et légère leur course sur l'herbe du pré.

Les faucheurs se levèrent tous ensemble par un seul mouvement électrique.

Le latiniste lui-même se redressa sur son séant.

C'était beaucoup pour un homme de son caractère.

Oh ! qu'elle était joyeuse cette jolie *farandole* de jeunes Provençales décrivant autour du fermier des cercles onduleux, chantant et riant à la fois ! Qu'elles étaient folles, insouciantes, éclatantes de jeunesse et de beauté, ces paysannes en corset blanc, aux bras nus, aux jupons courts, défiant la chaleur de midi et les ardentes prévisions de l'avenir !

La ronde était charmante.

Michel au milieu du cercle, Michel le coude sur la fourche et la joue appuyée

sur le revers de la main, le bon Michel, comme un roi-pasteur, regardait en souriant cette *farandole* qui tournait au refrain d'une chanson provençale.

C'était vraiment la *danse des nymphes*, dont Gaspard de Crayer nous a révélé les vives allures et les suaves harmonies dans un délicieux tableau.

— Eh bien ! s'écria le fermier après dix minutes de contemplation, est-ce bientôt fini ? et nos foins coupés ?...

Mais la danse tournait dans tous les sens, se repliait sur elle-même, enlaçait le fermier comme une guirlande vivante,

et le refrain répondait en chœur à la chanson :

« Allez et revenez, rasez à tire d'ailes
« L'herbe fine et le lac, rapides hirondelles.

— C'est charmant, les jeunes filles! disait Michel ; mais nos foins coupés?...

La chanson reprenait :

« La caille ce matin a paru dans le champ.
« Le printemps rose et vert décline à son couchant.

— Ah ! folles et belles ! disait Michel ; vous dansez, vous chantez... mais nos foins, qui les rentrera dans les granges?

Le refrain reprenait :

« Allez et revenez, hirondelles chéries ;
« Tout passe.... regardez la faux dans les prairies.

Et à son tour la chanson disait en parlant de la marche de l'année :

« Hier tous les vergers encore étaient en fleurs....
« Voici les fruits, la pêche a déjà ses couleurs.

— Certainement, magiciennes ! s'écriait le fermier. Le temps fuit... et nos foins sont toujours là !

Le chœur reprenait de plus belle, entraîné par la ronde :

« Allez et revenez, hirondelles ; la vie
« Va plus vite que vous par les heures suivie.
« Quoi ! tous les blés couchés sur le brûlant terrain !
« Le temps a donc un char de flammes et d'airain ?

— Jour de ma vie ! exclamait Michel, n'allez-vous pas déjà chanter la moisson?

Mais la ronde tournait plus vite et répondait :

« Allez et revenez, hirondelles légères....
« Ne songez pas sitôt aux îles étrangères,

— Enchanteresses diaboliques! voici septembre! s'écriait le fermier.

« Voici septembre! allons le raisin est joyeux!
« Chantons l'automne... hélas! la neige est dans les cieux.
« Allez, volez tout droit sur votre aile sonore,
« Adieu, nous verrons-nous, hirondelles, encore?... »

— Miséricorde! dit le fermier, l'hiver est là et nos foins coupés vont jaunir sur le pré! assez, assez, folles ensorcelées! à vous regarder et à vous écouter la lune oublierait de marcher. Allons, dépêchons, à l'œuvre! il peut survenir un orage... des rateaux, des fourches, des cordes... attelez les charrettes et chargez. Faucheurs et valets, en avant! oubliez la dame-jeanne, et vous, rateleuses, déployez-moi ces beaux bras, pliez ces

tailles cambrées ; remplissons les *bourrains* de foin sec et que dans deux heures toute cette prairie soit dans mes granges. Jour de Dieu ! vous m'auriez bientôt ruiné avec vos *farandoles* et vos chansons, vos pieds légers et vos gosiers de fauvettes !

L'ordre devenait impératif et la chaîne était rompue.

Alors, par un élan unanime, les travailleurs se mirent à l'œuvre. Bras nus et pieds nus, les valets de ferme grimpés sur les charrettes recevaient les bottes de foin que leur passaient les fourches des faucheurs et celle de Michel.

Le fermier était vraiment beau d'animation, de vigueur et d'autorité, dans ce moment-là ; la sueur ruisselait de son front et on voyait ses bras robustes saisir et lancer d'énormes bottes de fourrage avec une indomptable agilité.

Armées de rateaux, les jeunes filles tenaient tête aux travailleurs.

Le foin amoncelé laissait à nu l'herbe rase de la prairie.

Avec quelle souplesse, avec quelle vivacité juvénile se courbaient et se relevaient ces tailles élégantes ; avec quelle grâce ces bras charmants lançaient et ramenaient le rateau.

Au nombre des Provençales, trois jeunes filles se livraient au travail avec autant d'enthousiasme qu'aux rondes et aux chansons un instant auparavant, c'étaient Sylvanie et ses deux sœurs ; jamais elles n'avaient été plus belles, à peine vêtues, mais toujours imposantes de cette dignité que donne l'innocence de l'âme et la sagesse de la conduite.

Aux yeux de Michel elles rachetaient amplement le temps perdu dans un accès d'espiéglerie ; le fermier les admirait et les remerciait du regard et du geste.

Déjà deux charrettes chargées étaient parties pour la ferme au pas précipité des mules fringantes.

L'heure avançait; mais le travail défiait l'heure et les menaces d'un orage qui par intervalle lançait quelques coups de tonnerre à l'horizon sud-ouest.

Ce fut en ce moment qu'un grand jeune homme, vêtu d'une blouse de toile et coiffé d'un large chapeau de paille, arriva dans la prairie.

Le fermier en le voyant arrêta un instant le mouvement de sa fourche et le salua de la main.

— C'est vous, monsieur ? c'est vous ? dit Michel. Vous arrivez à propos, ma foi !

— N'est-ce pas, mon cher monsieur

Michel ? répondit le jeune homme en se débarrassant de sa blouse. Une fourche, s'il vous plaît, et à l'ouvrage ! Vous verrez qu'un Parisien est un bon campagnard au besoin.

— Une fourche à monsieur ! s'écria le fermier, et prenez exemple, vous autres!

Le nouveau venu était Napoléon Bouquetin, qui depuis six semaines avait fait bien du chemin dans l'opinion et les bonnes grâces du fermier, ainsi que nous le verrons par la suite de ce récit.

Napoléon Bouquetin était l'homme de l'imprévu.

Personne mieux que lui ne savait sai-

sir un à-propos et en tirer tout le parti possible dans un but d'intérêt personnel. C'était un habile tacticien ; mais au moment de l'action, nul ne se jetait plus franchement et plus énergiquement au milieu du drame des événements.

Jeter bas sa blouse, retrousser ses manches et grimper sur une charrette qu'on chargeait, fut pour lui l'affaire de trois minutes.

Debout sur le foin, il recevait à bras ouverts les énormes bottelées que lui présentaient les fourches ; il les entassait avec méthode, les comprimait du genou, les tassait et revenait aux fourches avec

une agilité et une précision dignes du maître fermier le plus exercé.

Michel était émerveillé et prodiguait à son brave compagnon les plus énergiques encouragements.

L'enthousiasme et le succès de Bouquetin électrisaient toute la troupe, et les jeunes filles elles-mêmes, que le fou-rire avait d'abord gagnées, ne pouvaient se défendre de l'admirer et d'applaudir à tant de cœur, tant de grâce, tant d'habileté.

Le travail avançait à grands pas ; on chargeait la dernière charrette et l'orage menaçait en vain.

Le fermier, calme et fier, voyait déjà toute la prairie enfermée dans ses granges, selon sa pittoresque expression.

— Allons, mon brave ! s'écria Michel, quand Bouquetin eut donné le dernier tour de cabestan qui serrait les cordes ; allons, mon intrépide ! vous avez *crânement* gagné le souper que j'ai l'honneur de vous offrir. Vous serez des nôtres, n'est-ce pas ?

— J'aurai cet honneur, pardieu ! répondait le vaillant travailleur, et je vous défie, mon cher monsieur Michel, de trouver un convive plus heureux et plus reconnaissant.

Ces dernières paroles furent accompagnées d'un regard très-expressif qui s'adressait au groupe de jeunes filles au milieu duquel travaillaient les enfants du fermier.

— Voilà un monsieur bien gai et bien aimable, dit l'aînée des trois sœurs, la brune et svelte Mion.

— Et bien adroit, bien habile à charger du foin, reprit Margaridon ou Marguerite, la plus jeune des trois.

Quant à Sylvanie, elle n'ajouta pas un mot, et se contenta de regarder M. Bouquetin avec tant de calme et de fierté qu'elle lui fit baisser les yeux.

La dernière charretée de foin venait de prendre le chemin de la ferme.

Les faucheurs et les valets réunissaient les instruments rustiques et chacun s'apprêtait à retourner aux Tamaris.

Michel jeta sa veste de toile sur l'épaule gauche et, tenant une fourche de la main droite, il invita M. Bouquetin à le suivre.

— A vos ordres, mon cher maître, dit Bouquetin, la blouse sous le bras et un gros bâton à la main.

— Allons ! s'écria le fermier en s'adressant aux jeunes filles, et ne vous amusez

pas à cueillir des boutons d'or et des narcisses au bord des ruisseaux.

La joyeuse troupe se mit en marche par les sentiers des prés et les sentiers des grandes terres, dont les blés encore verts ondulaient comme des vagues.

Dans ces champs superbes étincelaient de larges coquelicots couleur de feu et des bleuets d'un bleu vif.

Les jeunes filles, pour la plupart, ne résistèrent pas au bonheur de tresser des couronnes, et on les vit une à une longer çà et là les blés fleuris.

Le soir était loin encore, et l'orage paraissait devoir aller éclater au-delà de la Camargue.

V

Les Faucheurs.

SUITE.

Or, vers le couché du soleil, près d'un tertre gazonné situé entre une prairie et un vaste champ de froment, un jeune homme était arrêté sous l'ombrage d'un de ces aubes gigantesques tels qu'on en rencontre çà et là sur les meilleurs terrains de l'île.

Appuyé contre le tronc de l'arbre et l'œil fixé vers la direction de la ferme des Tamaris, ce jeune homme paraissait attendre quelqu'un.

Les vives couleurs qui animaient ses joues, son attitude attentive, son immobilité même, tout témoignait en lui d'une ardente préoccupation.

Hâtons-nous de le nommer : c'était Olivier.

— Viendra-t-elle ? disait-il. Le voudra-t-elle ? le pourra-t-elle ? fiévreuse incertitude ! Si elle ne vient pas, je suis perdu... le désespoir me reste, et je n'y survivrai pas. Aveugle Michel ! et vous,

Madeleine, âme faible et mobile, vous ne démentez pas les tristes et dangereux instincts de la femme. Viendra-t-elle? pourra-t-elle se dérober à la vigilance de Madeleine et de Michel?... le voudra-t-elle?

Tout à coup il jeta un cri ; Sylvanie arrivait par le sentier qui longeait les terres à blé.

Revenu de son premier saisissement, Olivier fit quelques pas au devant de cette belle jeune fille dont la démarche calme et la fière attitude étaient vraiment imposantes.

Sylvanie portait encore autour de ses

beaux cheveux noirs une de ces couronnes de bleuets et de coquelicots que ses compagnes et elle-même avaient tressées en revenant de la grande prairie.

Elle tenait à la main un panier de jonc à moitié ouvragé.

Dès qu'elle aperçut Olivier, elle ralentit sa marche, et portant plus haut la tête elle parut vouloir prendre plus d'assurance devant lui.

Olivier, le chapeau à la main, s'approcha d'elle et la salua.

Sans détourner les yeux du panier de

jonc qu'elle tressait, la jeune fille lui dit avec un sourire bienveillant, mais que tempérait un sentiment de fierté :

— Vous m'avez fait prier de venir vous parler, monsieur ; me voici. Vous voyez que je n'ai peur de personne... Seulement, à l'avenir, donnez-moi vos lettres vous-même sans les confier à un valet de ferme. Je ne cache jamais mes actions.

— Mademoiselle, répondit Olivier dont l'émotion était au comble, j'ai à vous rendre mille grâces... votre dignité donnerait de l'assurance au plus timide; j'avoue que je tremblais à la pensée de ma témérité.

— Votre témérité, reprit Sylvanie; mais je n'en vois aucune. Si vos intentions sont loyales, quoi d'étonnant que vous demandiez à me parler? Voyons, monsieur, vous avez à me dire...

En parlant ainsi, elle s'était approchée de l'arbre dont les branchages projetaient une ombre immense.

Adossée au tronc de l'aube, elle tressait toujours son panier.

A deux pas en face d'elle, Olivier, la tête toujours découverte, reprit ainsi :

— J'ai été assez heureux, mademoiselle, pour vous sauver un jour du dan-

ger d'un enlèvement. Oh ! ce ne sont pas des remercîments que je viens chercher, ajouta-t-il en voyant Sylvanie qui s'inclinait ; tout autre à ma place vous eût porté secours. Mais depuis lors, vous l'ignorez peut-être, je n'ai cessé de veiller sur vous...

— Sur moi? dit Sylvanie de l'air le plus calme. Et quels dangers me menacent donc?

— Eh mon Dieu ! reprit Olivier, autour d'une incomparable beauté il est bien des ruses, des complots quelquefois...

— Vous m'effrayez! ajouta Sylvanie avec une adorable tranquillité.

— Non, je ne vous effraie pas du tout, mademoiselle, dit Olivier, et je suis loin de le vouloir tenter. Je viens seulement vous signaler quelques manœuvres secrètes; on en veut décidément à votre cœur... à votre main.

— Voyons, dit la jeune fille, je ne suis pas fâchée de savoir comment on cherche à s'y prendre pour me plaire.

— Très-bien! ajouta Olivier, à qui ce calme légèrement ironique rendait du courage et de la présence d'esprit. Vous

serez satisfaite : Un prétendant s'est adressé à votre famille...

— Tenez, dit Sylvanie en tirant de son sein une lettre décachetée, voici de la prose de M. Bouquetin ; il est en correspondance avec mon père. Ceci est sa dernière lettre ; lisez.

Olivier prit le papier ; il le parcourut rapidement des yeux et le rendant à Sylvanie.

— Monsieur Michel vous livre les lettres qu'il reçoit à votre sujet, mademoiselle ! C'est un homme loyal.

— Un excellent père ! dit Sylvanie.

— M. Bouquetin, reprit Olivier, est un peu vain des douze mille livres de rente qu'il peut avoir ou qu'il a peut-être bien réellement. Il est épris de vous, dit-il, et je n'en doute pas ; il veut acheter une ferme dans ce pays-ci, et il demande votre main comme but de bonheur suprême... M. Bouquetin aspire tout simplement à se créer le paradis sur la terre.

— Vous trouvez! dit Sylvanie en jetant sur Olivier un regard indéfinissable de malice et d'aménité. Il peut se tromper beaucoup.

— Dans tous les cas, mademoiselle,

répondit l'ami de Tiberge, il lui serait difficile, je crois, de vous tromper.

— Mais s'il commence par me demander en mariage, reprit Sylvanie, il me semble à l'abri de tout soupçon.

— Oh ! certainement, dit Olivier dont le cœur battait de colère, le procédé est loyal. Et M. Bouquetin a déjà conquis les bonnes grâces de vos parents, mademoiselle ?

— De mon père, surtout.

— Et de madame Magdelon ?

— Ma mère !... dit Sylvanie. Non... pas tout à fait ; elle a autre chose en tête.

— Ah ! reprit Olivier en souriant d'espoir. Votre charmante mère, mademoiselle, a d'autres vues pour vous?...

— Comment donc? dit la jeune fille d'un air railleur; elle s'est coiffée d'une idée superbe.

Olivier devint triste.

Il avait gagné depuis quinze jours la bienveillance de la fermière en lui assurant qu'il peignait un tableau pour l'église de Trinquetailles, mais en lui assurant surtout que ce serait elle, madame Magdelon, qui l'offrirait à la chapelle de la Vierge, elle-même, de ses

propres mains, et comme donatrice et bienfaitrice.

Donc Olivier, avait quelque raison de compter sur les bonnes grâces de la fermière, et il crut que Sylvanie se moquait tout simplement de la sympathie de sa mère pour lui.

— Une idée superbe! reprit-il, et à votre sujet, mademoiselle?... C'est un mariage probablement... Madame Magdelon est une belle âme, un espritéclairé, une femme charmante... elle ne peut vouloir que votre bonheur, et si elle pense à vous marier, croyez-le bien, son choix ne portera pas à faux.

— Ainsi, monsieur, dit Sylvanie, vous me conseillez de souscrire d'avance au mariage que ma mère a rêvé pour moi?

— Il est bien entendu, reprit Olivier, que pour consentir il faut que ce mariage ait toutes vos sympathies.

— Avant tout, monsieur, je dois m'éclairer des intentions de ma famille, et ne prendre un parti qu'avec son approbation.

— C'est agir avec une adorable sagesse, dit Olivier.

— Très-bien ! vous êtes donc de l'avis que je dois accepter ce qui plaît si fort

à ma mère? Voyons, soyez franc... osez vous prononcer.

Olivier pâlit; il regarda fixement Sylvanie, dont la sérénité l'accablait.

— Vous ne répondez pas? reprit-elle.

— Mais, dit Olivier, si je connaissais mieux l'*idée superbe*, comme vous l'appelez, de madame Magdelon?...

— Il est certain, reprit Sylvanie en tressant toujours son panier, que si je vous disais : ma mère veut me marier avec celui-ci et mon père avec celui-là, il vous serait facile de vous prononcer en faveur de l'un ou de l'autre. Ce n'est

pas ce que je vous demande, monsieur. En admettant que je refuse le parti qui m'est offert par mon père, dois-je accepter celui qui plaît à ma mère? Voilà toûte la question.

— Ah! que vous êtes désespérante, mademoiselle, s'écria Olivier. Quel empire suprême vous avez sur vous-même, et que je suis faible et misérable devant vous!

— Point de fausse modestie, dit Sylvanie; c'est un conseil que je vous demande. Vous voyez que je compte sur votre raison, votre esprit et votre amitié. Voyons, dois-je accepter aveuglé-

ment le parti qui plaît tant à ma mère aujourd'hui?...

— Eh bien! mademoiselle, reprit Olivier qui tremblait de tous ses nerfs, je crois que votre mère ne peut faire un choix indigne d'elle et de vous... Oui, il faut accepter.

— Tenez, monsieur, lisez, dit Sylvanie en tirant de son corset une seconde lettre, et en la remettant à celui qui venait de lui donner un si bon conseil.

Olivier poussa un cri terrible. La lettre portait un magnifique cachet armorié, un cachet dont l'écusson était drapé d'un marteau ducal.

— Reprenez cette lettre, mademoiselle! s'écria Olivier, effrayant de pâleur et d'indignation ; reprenez cette infernale lettre ! je n'ai pas besoin de la lire pour savoir qu'il y a dans tout cela une lâche trahison.

Sylvanie restait calme, impassible, presque souriante ; elle reprit la lettre qu'on lui rendait et la replaça délicatement entre son corset et sa poitrine. Puis elle continua à tresser son panier de jonc.

— O mon Dieu ! s'écria Olivier en joignant les mains, quel coup de foudre vient d'éclater! et que l'orage qui gronde

en ce moment à l'horizon est peu de chose auprès de l'orage enfermé dans ce cœur! Oh! quelle folie était la mienne! comment ai-je pu croire un moment, moi, pauvre artiste, que ces deux femmes me tendraient la main! comment ai-je pu m'imaginer qu'elles pourraient un instant hésiter à me renier, à me repousser, dès lors qu'un rival titré et millionnaire se mettrait en face de moi? Mais je n'ai que l'enthousiasme, un peu de talent, du dévouement et de la bonne foi! et lui a de l'or... il possède ces pièces d'or avec lesquelles on achète la beauté, la conscience, l'honneur, la vertu... ces nobles chimères auxquelles j'ai cru, un

moment, fou ridicule que je suis! Un fat perverti mais gorgé de richesses, tente d'enlever une jeune fille pour en faire sa maîtresse, pour la parer d'un luxe flétrissant et la montrer à tous comme un trophée de débauche... il manque son coup, il est hué, poursuivi, menacé... il se sauve comme un larron.

Un père outragé veut tuer le lâche débauché... mais lui gagne du terrain et du temps.

A peine un mois s'écoule, et l'homme titré, le millionnaire revient à sa proie; seulement il s'y prend mieux cette fois, il écrit à une mère, il l'éblouit de son or

et de son nom ; il promet, il prend à témoin le ciel de la pureté de ses intentions... il demande la main de celle qu'il a tenté de déshonorer... n'ayant pu en faire sa concubine, il la veut pour épouse; car elle est très-belle, très-noble, très-pure... Le sacrilége lui a fait défaut, il a recours à la sainteté du sacrément ; il n'a pu flétrir une chaste et noble créature, il se prosterne devant elle... Eh bien ! tout lui est remis et pardonné ; le larron est devenu honnête homme; le lâche débauché est devenu un type de noblesse et de loyauté ; l'infâme est devenu vertueux.

La famille s'attendrit et exalte cet

homme; la jeune fille l'accepte pour époux et s'énorgueillit de lui appartenir... et la raison de cela, la connaissez-vous?... je vais vous le dire : Cet homme est titré et deux ou trois fois millionnaire !

Adieu, rêve charmant et perfide; adieu, espérance, avenir, illusions fleuries, vertu chimérique, vie de mon âme, joie de mon cœur, ravissement de ma pensée; adieu, Sylvanie !

La fille adoptive de Michel avait cessé de tresser son panier de jonc; appuyée contre le tronc de l'arbre, elle contemplait d'un regard étonné ce jeune homme

dont le désespoir éclatait avec tant de vérité et de violence.

Quand Olivier eut prononcé ce dernier adieu, son regard rencontra celui de la belle jeune fille, et ce regard le ramena à deux pas d'elle par une attraction invincible.

— Il faut, dit-il, que je sois le plus misérable et le plus méprisable de tous les êtres, puisque je ne vous fuis pas avec horreur...

— Monsieur, reprit Sylvanie, avez-vous bien tout exhalé ce que vous aviez de colère sur le cœur?

— Impitoyable! s'écria Olivier, si jeune, si belle et si...

— Achevez, monsieur Olivier.

— Non, jamais.

— Eh bien! je vais achever votre pensée. Et si franche, vouliez-vous dire.

— Moi? non certainement.

— Alors, au lieu de *franche*, mettons *méchante*, monsieur Olivier.

— Vraiment oui, dit l'ami de Tiberge, le mot est bien trouvé, je le maintiens, mademoiselle ; méchante !

— Quand je vous disais que je ne me

trompais pas, ajouta Sylvanie ; car entre franchise et méchanceté quelle est la distance? Aucune, monsieur Olivier. Je suis méchante à vos yeux parce que je suis franche. Tenez, je vous croyais plus de raison ; mais lisez cette lettre au cachet armorié... Vous aurez le droit de parler après, et de vous tordre les bras de désespoir, si cela peut vous être agréable encore.

Elle lui présenta la lettre une seconde fois.

Olivier la saisit et il la lut d'un bout à l'autre avec l'avidité d'un déporté qui reçoit furtivement des nouvelles de la patrie.

La repliant ensuite lentement et le visage éclairé d'un rayon de joie, il la rendit à Sylvanie sans proférer un seul mot.

— Eh bien! dit-elle, M. le duc est charmant dans son repentir. Ma mère, qui déjà avait reçu plusieurs lettres de lui et qui lui avait répondu, ma mère est tout à fait revenue sur le compte de ce galant homme, qu'une passion aussi folle que subitement survenue avait égaré un moment ; ma mère ne cède pas aux séductions d'une fortune de plus de trois cent mille livres de rentes pour Sylvanie, mais à la sincérité du repentir

et à la loyauté de la proposition de mariage; elle fléchira facilement Michel, son mari, et le déterminera à remercier M. Napoléon Bouquetin. Quant à Sylvanie, il n'en est même pas question... son consentement est plus que probable. Enfin, d'après la lettre de M. le duc, qui est une lettre de remercîment, il y a tout lieu de penser que ce mariage aura lieu et que madame Magdelon sera la mère adoptive d'une duchesse. Vous avez lu tout cela? monsieur Olivier.

— Oui, mademoiselle.

— Et vous en avez conclu?

— Que vous refusiez M. le duc comme M. Bouquetin.

— Et après?...

— Grand Dieu! serait-il possible! s'écria Olivier, que l'espoir rendait fou comme le désespoir.

— Oui, il serait possible, ajouta Sylvanie, dont le regard fascinateur pouvait tuer ce jeune homme si elle l'avait voulu.

— Ah! parlez, Sylvanie, ou je me meurs.

— Vivez, monsieur, reprit-elle avec une fierté solennelle, vivez, et apprenez que tout mariage imposé m'est odieux; que je porte en moi un sentiment de di-

gnité que rien ne saurait fléchir ; que je suis libre, et par le cœur, et par l'intelligence, et par ma position même ; que Michel et sa femme sont mes père et mère adoptifs et bien aimés, cela est vrai, mais non mes maîtres. Apprenez que ce que je veux avant tout, c'est mon indépendance, le seul bien qui soit vraiment à moi sur la terre, puisque je fus assez malheureuse pour être privée de ma mère, de mon père, pour ne les avoir jamais connus. Indépendance, monsieur Olivier. Retenez bien cette parole : c'est vous dire que je ne subirai jamais que la loi de mon libre arbitre. Allez, maintenant, et que Dieu vous guide. Vous

m'aimez? dites-vous... que Dieu vous protége! Quant à moi, mettant la main sur mon cœur, je sens là pour vous une très-grande estime et une vive affection. Si ce n'est point assez, monsieur Olivier, tâchez de mériter davantage. Adieu, je retourne à la ferme où l'heureux M. Bouquetin préside au repas des faucheurs, où je dirai à Magdelon et à Michel que je viens de causer avec vous sous le feuillage de cet arbre en plein air, en pleine campagne, sur le point le plus en évidence de la Camargue.

Et sans permettre à Olivier de l'accompagner, elle lui tendit la main et s'éloi-

gna toute seule, à pas lents, pour regagner l'avenue de la ferme des Tamaris.

Tant qu'il put la suivre du regard, Olivier la contempla dans un ravissement qui tenait du délire.

Mais quand elle eut disparu derrière les haies et les massifs de saules, une sorte de tristesse mêlée d'alternatives d'espérance vint saisir le cœur de l'ardent artiste.

Il reprit le chemin qui menait au pont d'Arles, cette charmante ville où l'attendait l'amitié souriante et cordiale sous les traits de Tiberge.

VI

Une rencontre au bord du Rhône.

A deux lieues environ de la ville d'Arles, en aval du fleuve, Tiberge et Olivier amarraient un bateau à des piquets plantés au bord des eaux.

Tiberge avait jugé cette promenade nécessaire comme distraction, car, depuis la veille, son ami semblait retomber

dans ce découragement accablant qui succède aux violentes émotions.

Un orage avait éclaté dans la nuit ; les eaux n'avaient point encore repris leur limpidité naturelle : elles étaient jaunes et chargées de débris ; mais le ciel était calme, la lumière splendide, et une brise marine soufflait assez fort pour faire espérer à nos deux *navigateurs* de pouvoir remonter le Rhône à la voile, du point où ils étaient jusqu'à Arles.

Quand le bateau eut été solidement attaché, le prévoyant Tiberge, prenant un grand panier dans la cabine, suivit son ami, qui déjà, sur le rivage, marchait à l'aventure en véritable rêveur.

— Monsieur Olivier, dit-il gaiement, votre intention est-elle de compter les cailloux de cette grève jusqu'à la mer? Je vous préviens que je suis venu sur *ces bords* enchanteurs avec une détermination désespérée : celle de déjeuner copieusement. Le panier est lourd en conséquence. Ayez donc la bonté de choisir par ici une salle à manger de votre convenance ; quant à moi, je pense que ce gazon émaillé de marguerites, à l'ombre de ces trois peupliers, est une nappe d'assez bon goût. Qu'en dis-tu ?

Olivier se dirigea vers les trois peupliers de la rive, taciturne, pensif, obéis-

sant avec une docilité passive aux invitations de Tiberge.

— Là ! dit celui-ci en déposant le panier sur le gazon. Là, mangeons, buvons et surtout prenez garde de vous enrouer en causant un peu trop, monsieur Olivier.

Tiberge dans l'occasion était un excellent provocateur.

Le déjeuner froid qu'il servit sur le gazon émaillé de marguerites, selon son expression, reçut un regard appréciateur du mélancolique Olivier.

— Ah ! ah ! reprit son ami, vous commencez, monsieur, à vous attendrir à la

vue de cette intéressante volaille, élevée par les soins de quelque belle fermière et rôtie sous mes yeux ce matin au tourne-broche de la cuisine de l'hôtel des Princes. Nous ne voyons pas avec moins de charme, n'est-ce pas, cette élégante bouteille de vin de Lanerthe que j'ai choisie entre toutes ses compagnes dans le caveau... et quant à ces cigares de la Havane et ce spirituel flacon de rhum, vous leur accorderez certainement une part très-large dans vos sympathies. Tenez, monsieur Olivier, permettez que je vous le dise : Vous commencez à devenir horriblement viveur et profondément vicieux sur le chapitre des sensualités

gastronomiques. Eh ! que diable, un peu d'ascétisme, de rêverie, d'idéalité, s'il vous plait ! Surtout mettez un terme aux flots de votre verve loquace, je vous en prie. Vous m'étourdissez depuis ce matin par votre conversation, ma parole d'honneur !

A ces paroles railleuses mais amicales, le taciturne Olivier ne répondait que par un demi-sourire et un coup d'œil distrait. Cependant il prenait sa part du déjeuner que lui servait Tiberge, mais sans trop savoir, peut-être, s'il mangeait du poulet ou du canard.

— Je suis sensible, reprenait Tiberge

aux compliments que vous m'adressez au sujet de cette volaille. On peut devenir pâtissier, mais on naît rôtisseur, et je me pique de posséder à fond mon art du tourne-broche. Quant à ce vin provençal, je suis de votre avis, il est excellent. Entre le vin de Lanerthe et le vin de Marseille, il y a, comme vous le dites très-judicieusement, toute la distance de la tête de porc à la hure du sanglier. Buvez, monsieur Olivier, et causez un peu moins.

Mais si le peintre rêveur s'obstinait à ne pas répondre un mot, il fallait en accuser son esprit plutôt que son cœur.

Depuis la conversation de la veille, dans l'île de la Camargue, une absorbante rêverie ne l'avait point quitté.

Cette inertie de la pensée commençait à inquiéter un peu l'ami Tiberge; aussi avait-il résolu d'en venir à des expédients violents pour ranimer un peu son malade; Tiberge n'aurait pas reculé, même devant l'application du moxa, dans la matinée dont il est ici question.

— Je vois, monsieur, reprit-il, que vous desserrez les dents avec une grâce toute particulière; mais, pour Dieu! contentez-vous de mordre sur cette blonde volaille, et laissez intacte

la réputation du genre humain. Depuis ce matin, vous ne cessez de calomnier le prochain. Eh! que diable vous a-t-on fait? Les femmes, de ce pays-ci surtout, ne méritent pas toutes les méchancetés que vous me débitez sur leur compte. Là, soyons justes ; vous ont-elles battu? Non, n'est-ce pas? Elles vous ont même un peu trop gâté, perfide Lovelace que vous êtes! Buvez, monsieur Olivier ; soyez intempérant de vin, mais plus tempérant de paroles. A votre santé?

C'était un parti pris.

Olivier mangeait et buvait avec une désespérante distraction ; il regardait le

cours du Rhône, le rivage de l'île en face de lui, l'horizon, les nuages, et il soupirait.

Il y avait là de quoi lasser tout autre amitié que celle du bon compagnon Tiberge.

Voyons, se dit-il en lui-même, piquons-le jusqu'au vif.

— Le diable m'emporte, reprit-il, je commence à être parfaitement de votre avis, monsieur Olivier : les femmes sont des démons sous la peau humaine ; la meilleure ne vaut rien. Je mettrai ma main au feu, auprès de votre main, que

la plus belle et la plus pure n'est qu'une horrible hypocrite !

Oliver laissa tomber son verre, qui alla rouler sur le gazon jusqu'aux pieds de Tiberge.

— Perdre la tête, passe encore, dit celui-ci, mais perdre le verre !...

— Qu'avez-vous dit, Tiberge ? demanda le rêveur, que la guêpe venait de piquer jusqu'au sang.

— Je parle de votre verre, et je vous le rends, monsieur Olivier.

— Et moi, je vous parle d'autre chose, monsieur Tiberge.

— Ah ! oui, les femmes.... la plus belle et la plus pure d'entre elles...

— Eh bien ! monsieur Tiberge ?

— Eh bien !... dam !... telle est mon opinion. Là, je suis clair.

— Mais pas du tout.

— Vous trouvez ? Je croyais m'être expliqué.

— Tenez, Tiberge, reprit tristement Olivier, je crois que vous n'avez pas le moindre attachement pour moi.

— Vous trouvez, mon compagnon ?

— Absolument.

— Telle est votre conviction, mon aimable confrère ?

— Telle est ma conviction.

— Alors, reprit Tiberge, il n'y a plus qu'un parti à prendre. Il faut nous séparer. Je vais prendre la route de Paris et vous laisser aux prises avec votre Pénélope et ses poursuivants.

— Ce que vous dites là est infâme, monsieur Tiberge.

— Mais non, c'est logique.

— Ah ! vous me tuez avec votre froide, votre impitoyable raison.

— Si je ne vous aime plus, si je ne suis

plus bon à rien, mieux vaut partir que rester.

— Me laisser seul, Tiberge! s'écria Olivier, c'est me jeter dans le désespoir. Regardez le Rhône, cette eau profonde et tourbillonnante... regardez ce gouffre, je serai au fond de ce gouffre, une heure après votre départ.

Tiberge jeta un coup d'œil furtif sur son ami.

Il fut effrayé de l'altération de ses traits.

Olivier lui parut si malheureux dans ce moment là qu'il lui tendit la main.

— Ah! faible et ardente nature! s'écria-t-il. Il vous faut un bon pilote dans la tempête au milieu de laquelle vous vous êtes aventuré. Eh bien! mon pauvre ami, ne soyez pas si prompt à vous défier de votre *impitoyable* Tiberge. Il y voit clair, lui, il raisonne, lui, il est maître de sa tête et de son cœur, lui; suivez donc ses avis, ingrat que vous êtes!

— Heureux Tiberge! dit en soupirant l'artiste passionné. Que je vous admire et que je vous porte envie!

— Et pourtant, reprit celui-ci, vous ne changeriez pas votre sort contre le mien.

— Cela est vrai, ami... j'aime mes souffrances.

— Ah! pauvre cœur humain, malade en délire, boiras-tu toujours avec délices à ta coupe de poison?

— Toujours, dit Olivier. Dussé-je en mourir, j'aime Sylvanie.

— Sans espoir aucun? demanda Tiberge.

— Sans espoir encore...

— Cela veut dire avec une espérance immense, reprit en riant l'ami Tiberge. Remarquez bien, mon cher compagnon, que tout amant qui se croit sans illusion

touche aux limites du royaume des chimères roses et dorées.

— J'en suis à cent lieues, à mille lieues, Tiberge !

— Vous y avez déjà un pied, Olivier.

— Folie !

— Oui, folie ! s'écria le logique compagnon, et voilà précisément la source féconde et bienfaisante peut-être de tant d'espérances qui inondent votre cœur. L'amour est folie ; s'il ne l'était pas il s'évanouirait. Moi qui vous parle, je vis sans amour, je vis avec ma raison... Hélas ! je vois le monde tel qu'il est, et je le

vois bien terne et bien triste souvent. Mais à chacun sa destinée ; la mienne est d'y voir très-juste...

— Seriez-vous malheureux, Tiberge ?

— Entre le malheur et le bonheur, reprit celui-ci, il est un milieu que vous ignorerez toujours, un terrain neutre sur lequel vous ne mettrez jamais le pied. Dois-je vous plaindre? dois-je m'en réjouir pour vous ? je l'ignore, Mais ce que je sais bien, ou plutôt ce que je devine, c'est que toute créature exaltée par la passion est bien plus sûre d'être dans les conditions de la vie qu'un pauvre logicien chez qui l'analyse, la raison si

vous voulez, éteint toujours la divine lumière de l'idéalité. Vous avez déjà signé des toiles magnifiques, incomprises encore, mais à qui l'avenir est réservé ; moi, je n'ai jamais pu peindre autre chose que des portraits ; reproduction triviale de la face humaine, si dégradée à notre époque matérielle et bourgeoise. Allez, mon ami, relevez le front et regardez le ciel ; vous vivez plus que moi ; vous êtes plus digne d'envie que votre raisonnable Tiberge.

VII

Une rencontre au bord du Rhône.

(SUITE.)

Ils causaient ainsi, assis sur l'herbe, à l'ombre de grands peupliers, en face du beau passage de la Camargue toute verte et riante au milieu des eaux, lorsqu'ils virent une embarcation qui remontait le Rhône à pleine voile.

Bientôt ils distinguèrent un yach, un fin voilier qui fendait le remous du courant comme un alcyon.

Trois ou quatre hommes d'équipage étaient à la manœuvre sur le pont ; près de la dunette, à l'arrière, deux passagers; couchés à demi sur un tapis écarlate, paraissaient fumer de longues pipes turques.

·Le yacht était d'une coupe élégante et d'une légèreté qui prouvait l'audace ou l'habileté de ceux qui le dirigeaient.

Sa coque allongée glissait sur l'eau avec un roulis attrayant, car la voilure

était largement déployée et la brise soufflait assez fort du sud-ouest.

De longues lames d'écume argentaient les flancs du petit navire, dont la quille laissait au loin, sur l'eau, un sillage étincelant.

La voilure élégante, découpée comme une aile de cygne, se colorait de ces prismes roses et dorés produits par la réfraction des eaux et du soleil.

— En vérité, dit Olivier, voilà un petit yacht qui est charmant et bien téméraire s'il se risque quelquefois en pleine mer.

— Je ne serais pas étonné, reprit Ti-

berge, qu'il n'eût fait la traversée d'Alexandrie à Marseille. J'ai vu des Anglais s'embarquer, dans les États-Unis, à bord de bâtiments aussi frêles que celui-là. Lord d'An... n'a pas d'autre chaise de poste que son yacht pour visiter ses amis sur tous les points du globe.

— L'Angleterre elle-même, ajouta Olivier, n'est qu'un grand navire monté par un équipage admirablement discipliné. Mais voyez donc, Tiberge, le yacht gouverne du côté de notre bateau amarré ; voudrait-on nous parler?

— Il serait possible, dit Tiberge. Je vais aller savoir...

— Le yacht s'arrête et le canot amène les deux fumeurs au rivage, dit Olivier. Allez, Tiberge, vous êtes ajourd'hui plus alerte que moi.

S'éloignant à grands pas des peupliers, l'ami Tiberge eut bientôt rejoint les étrangers qui paraissaient vouloir parler à quelque habitant sur cette rive du Rhône.

On s'aborda le chapeau à la main.

Mais Tiberge, malgré son calme habituel et sa présence d'esprit, ne put se défendre d'une exclamation de surprise : il venait de reconnaître le duc de Candore et Napoléon Bouquetin.

— Comment diable! dit ce dernier, c'est vous, monsieur Tiberge, vous et votre compagnon, homme de génie, qui déjeunez si pastoralement sur la *coudrette*. Nous vous avons remarqués de loin et nous tenions à savoir qui pouvaient être ces deux amants de la belle nature, rêvant *sub tegmine fagi*. Avez-vous là des cigares? Nous en manquons à bord... et la pipe nous tue. Nous vous savons très-obligeant et nous vous demandons un service avec toute confiance.

Le ton avec lequel ces dernières paroles étaient prononcées rachetaient le début de la harangue.

Tiberge tira de sa poche un gros porte-cigare très-bien garni et il le présenta à ses deux interlocuteurs, mais d'un air très-sérieux.

— Notre indiscrétion est grande ! dit le duc avec une politesse affable.

— Non, monsieur, reprit Tiberge... prenez. Enchanté de vous être agréable.

— A charge de revanche, monsieur, dit Bouquetin en allumant un cigare. Croyez bien que je suis votre dévoué serviteur et celui de votre ami, un homme d'un grand talent, mordieu !

— Monsieur, dit le compagnon d'Oli-

vier, vous insistez beaucoup ce matin sur les mérites de mon ami.

— C'est que je les reconnais et les apprécie, dit Bouquetin.

— Puisqu'un hasard heureux nous rassemble ici, reprit le duc, n'aurons-nous pas l'honneur de demander à monsieur Olivier de ses nouvelles ?

— Messieurs, dit Tiberge qui avait remarqué une lorgnette marine que M. Candore remettait dans sa poche, messieurs, permettez-moi une question ?

— Deux, reprit Bouquetin, et toujours à vos ordres.

— Vous êtes trop sincères pour ne pas avouer que vous nous avez parfaitement distingués et reconnus du yacht où vous étiez tout à l'heure ?

— Eh bien ! reprit le duc, nous l'avouons franchement.

— Et votre intention, en venant à nous, ajouta Tiberge, a été une sorte de provocation ?... Allons, messieurs, de la franchise jusqu'au bout.

— Une provocation, dit le duc, n'est peut-être pas le mot. Pour mon compte, je viens chercher ici des explications.

— Sur quoi ? demanda Tiberge.

— Permettez, monsieur, que je m'adresse directement à monsieur Olivier.

— Monsieur, reprit avec autorité l'excellent Tiberge, mon ami est souffrant ; je vous serais obligé de reprendre le chemin du yacht ou tel chemin qu'il vous plaira, et de nous laisser. Un autre jour, nous accepterons l'honneur de vous répondre.

— Eh mais ! dit Bouquetin, vous signez nos passeports comme un consul à l'étranger, monsieur Tiberge.

— Vous nous donnez congé ! ajouta le duc en souriant d'impatience.

— Je vous prie, messieurs, de respec-

ter notre indépendance comme nous respectons la vôtre. Chacun ici a le droit de se promener où bon lui semble, de s'arrêter où bon lui semble.

Il saluait MM. de Candore et Bouquetin, et il allait s'éloigner, lorsqu'il vit, à cinquante pas de lui, Olivier qui s'avançait vers le groupe.

— Messieurs, dit-il avec l'accent d'une violente émotion, je voulais éviter une rencontre fâcheuse ; vous en aurez toute la responsabilité.

Olivier avait reconnu les deux interlocuteurs de Tiberge.

Il s'avançait d'un pas ferme, la tête

haute, l'œil animé, une main passé dans l'ouverture du gilet, et de l'autre main tenant un cigare dont il respirait lentement quelques bouffées.

Il aborda le groupe, et prenant Tiberge par le coude :

— Mon ami, dit-il, avez-vous satisfait aux questions de ces messieurs ?

— Oui, mon ami, reprit le brave compagnon. Ces messieurs vont reprendre leur promenade.

— Non, pas avant d'avoir eu l'honneur de nous informer directement des nouvelles de M. Olivier, dit M. de Candore.

— Je vous remercie, monsieur le duc, reprit le fier jeune homme, pâle de colère. La blessure que je reçus à la gorge en protégeant une jeune fille que vous enleviez brutalement n'a pas eu de suites fâcheuses.

— Brutalement! dit le duc en souriant, mais les yeux baissés.

— C'est-à-dire, mon cher duc, reprit Bouquetin, que dans ce moment-là vous violiez... la charte.

— Ah ! oui, ajouta Candore, je faisais un coup d'État.

— Et moi une révolution, répliqua le bouillant Olivier ; je vous chassais...

Le duc de Candore s'approcha froidement de Tiberge et lui dit ces mots très-posément :

— Votre ami, monsieur, est dans un état de fièvre qui ne permet aujourd'hui aucune explication entre lui et moi. Nous aurons prochainement l'occasion de nous revoir. En ce moment, monsieur Olivier ne doit avoir à faire qu'à son médecin.

— Si monsieur le duc de Candore, reprit Olivier, revenant de la violence au calme par un sentiment de dignité ; si monsieur le duc veut envoyer chercher à bord du *Yacht* une paire de pistolets, j'au-

rai l'honneur de lui prouver que j'ai la main aussi sûre que le coup d'œil.

— Holà! holà! répliqua vivement Bouquetin, vous allez vite en besogne. Eh! mais, vous commencez par la fin! *Dulciter,* monsieur Olivier! *dulciter!* comme disait le censeur du collége où s'écoula ma candide jeunesse; *dulciter!* un pédant de gros calibre; je parle de mon censeur.

— Ah! je comprends, dit Olivier en souriant, monsieur Bouquetin est là pour faire diversion, le cas échéant. Vous avez beau vouloir détourner les chiens, monsieur, je poursuis mon cerf. Des pisto-

lets, si cela peut vous être agréable.

— Croyez bien, monsieur, répondit le duc que le calme d'Olivier surprenait beaucoup ; croyez bien que monsieur n'est ici qu'à titre d'ami et, au besoin, de témoin.

— Eh bien ! donc, qu'attendons-nous ?

— Une seule réponse à ma question.

— Parlez, monsieur le duc.

— A quel titre, monsieur Olivier, êtes-vous chargé de veiller sur une belle jeune fille nommée Sylvanie ?

— Je ne comprends pas, monsieur le duc.

— Êtes-vous son frère ou son amant ?

— Ni l'un ni l'autre, monsieur le duc.

— Êtes-vous chargé des pouvoirs de sa famille pour la surveiller ?

— Non, monsieur le duc.

— Vous l'aimez, c'est fort bien ! mais vous aime-t-elle ? Que regardez-vous ? qu'admirez-vous dans l'espace, monsieur Olivier, au lieu de me répondre ?

— Ce que j'admire, dit Olivier, c'est ma patience. Avez-vous bientôt fini ?

— Je tiens, reprit Bouquetin à éclaircir un point. Je demande la parole pour un fait personnel.

— Évidemment, dit Olivier à demi-voix en prenant Tiberge à l'écart, cet homme est un compère aux gages du duc de Candore ; il cherche à le sauver ; il fait division et rompt les chiens dans une mauvaise affaire ; il lui donne l'occasion d'être insolent avec impunité. Une femme qui a une intrigue qu'elle veut cacher choisit ce qu'on appelle un *chandelier ;* dans un querelle sérieuse, ce Bouquetin sert de *chandelier* au duc, en attirant toute l'attention sur lui-même, et au besoin tout le danger... J'ai grande envie de commencer par tuer Bouquetin ? Qu'en dites-vous, Tiberge ?

— Je demande la parole pour un fait

personnel, exclama de nouveau le *lion* avec une bouffonne gravité.

— Parlez, monsieur, dit Tiberge et dépêchons.

Alors M. Bouquetin, portant la main à sa cravate et caressant sa barbe dorée, parut se recueillir un moment.

Se posant ensuite avec une dignité de parade, la main dans le gilet, la taille cambrée, le regard élevé, l'attitude fière, il parla ainsi :

— Messieurs, l'étonnement où vous jette ma présence dans ces lieux et en compagnie de M. le duc de Candore est

à mes yeux une sorte d'offense dont j'aurais quelque droit de vous demander raison. Toutefois, je tiens auparavant à expliquer ma conduite, à la mettre en plein jour ou plutôt en plein soleil, car vous devez comme moi vous apercevoir que cet astre commence à darder sur nous ses rayons les plus flamboyants. Poursuivons : J'étais hier soir encore à la ferme des Tamaris, ainsi que M. Olivier a pu l'apprendre par quelqu'un, et cependant j'arrive ce matin de Marseille, par mer, c'est-à-dire par la circonférence du cercle, bien loin d'avoir choisi le diamètre comme l'aurait fait tout voyageur vulgaire. J'arrive de Marseille

en compagnie de M. le duc de Candore, mon honorable ami. Vous me direz : *Non bis in idem ;* on ne peut-être à la fois en même temps en deux lieux différents. C'est juste. Je suis loin de me dédoubler ; je suis tout un morbieu ! toujours le même et tout d'une pièce, Napoléon Bouquetin !

Or, vous saurez, messieurs, que, hier, vers les huit heures du soir, en revenant de cette riante ferme des Tamaris, où respire la belle des belles, j'ai trouvé à Arles un courrier qui m'y attendait avec une excellente chaise de poste qui m'enlevait? Hélas! non, rassurez-vous, ce

n'était point une femme exaltée, une lionne frénétique, une divinité sous les traits d'une comtesse ou d'une marquise rugissante, qui m'enlevait d'Arles et me transportait à Marseille ; c'était l'amitié. M. le duc, que voilà, m'envoyait son courrier, la chaise de poste et une lettre pressante et plus pressée encore.

A neuf heures du soir, je roulais à fond de train sur la route de Marseille ; à six heures du matin, M. le duc de Candore et moi nous nous embarquions à bord du yacht le *Rob-Roy*, que vous voyez d'ici mouillé au milieu du Rhône. Une promenade en mer, une course aventu-

reuse, la séduction de l'imprévu, un voyage sans but déterminé, telles sont les causes peu probables, véridiques, qui m'ont arraché d'Arles hier au soir et qui m'ont fait mettre à la voile du port de Marseille ce matin, en compagnie de M. le duc de Candore.

Le *Rob-Roy*, excellent voilier, messieurs, appartient à un noble Anglais, ami de M. le duc, résidant aux environs de Marseille, et qui a mis ce yacht, comme je l'aurais fait, comme vous l'auriez fait, à la disposition de M. de Candore pour courir quelques bordées sur l'*onde amère*.

Or, le vent ce matin soufflait du sud-est, et la brise aidant, nos cœurs n'y étant pas contraires, nous avons tout naturellement tourné le cap à l'ouest et nous sommes venus voguer dans les eaux de la Camargue. Quoi de plus naturel, messieurs? Cette île n'est-elle pas enchantée et d'une attraction aussi irrésistible que cet affreux îlot de rocher des *Mille et une Nuits* (contes arabes écrits à Paris), où venaient se plaquer et se briser tous les navires des parages voisins, grâce à une énorme quantité d'aimant que possédait l'îlot magique.

Messieurs, vous connaissez l'aimant

qui nous attire ici, nous et le noble *Rob-Roy*, qui se balance à vos yeux avec tant de grâce ; vous savez s'il est possible de résister au désir de revoir les rives chéries qu'habite la plus belle des belles, contempler les ombrages qui peuvent l'abriter, respirer l'air qu'elle respire, la voir, presque l'entendre. Je devais cette déclaration à vos légitimes incertitudes. Maintenant à quel titre suis-je le compagnon de navigation M. de Candore? il vous le dira lui-même.

— A titre d'ami et au besoin de second, reprit le duc en appuyant sur le dernier mot.

— Très-bien, dit Olivier. Nous ne demandions aucune espèce d'explication à M. Bouquetin. Il nous l'a donnée ; nous l'acceptons en le remerciant même de la verve pittoresque qu'il met dans son récit. Tout étant parfaitement compris et ayant reçu de M. le duc de Candore une provocation en bonne forme pour l'insulte dont il a à se plaindre, je suis à ses ordres, messieurs. Que M. le duc ordonne au canot d'aller lui chercher à bord du yacht une paire de pistolets ; je lui répète que je tiens à lui prouver que ma main n'est agitée d'aucun tremblement fiévreux.

— Comment ! s'écria Bouquetin, com-

ment, monsieur Olivier, vous soutenez que le duc de Candore vous a provoqué. Je ne l'ai point entendu, moi? L'agresseur, c'est vous.

— Assez! dit vivement le duc. Je demande, en effet, réparation pour l'audace qu'on a eue de se mêler de mes affaires, d'une intrigue que j'avais à Arles dernièrement.

— D'un rapt que vous tentiez! monsieur le duc, répliqua Olivier avec un dédain écrasant.

— Un enlèvement, monsieur, reprit le duc pâle de colère, n'a jamais eu le caractère d'un vol, d'un rapt, comme

vous venez de le dire. Nous nous battrons à l'instant même sur ce terrain...

— Et à six pas, répliqua Olivier.

— A six pas ! s'écria Bouquetin. Y pensez-vous, jeune homme ?.. Quels témoins voudraient consentir à un pareil duel? Vous vous battrez selon les usages reçus en bonne compagnie.

Le duc avait donné des ordres aux gens du canot, qui déjà voguaient à force de rames vers le yacht, mouillé au milieu du fleuve.

Un homme arrivait à cheval du côté d'Arles, et suivant au pas de promenade les bords du Rhône.

Le cavalier était encore trop loin pour qu'il fût possible de distinguer ses traits, mais on pouvait déjà cependant apprécier sa tenue et la beauté de son cheval.

— Voilà un arabe pur sang ! dit M. de Candore, qui cherchait peut-être une distraction.

— Mais, je ne me trompe pas, reprit Bouquetin fort étonné. C'est...

— Qui donc ? demanda Olivier.

— Un notaire, par le tonnerre de Dieu ! ajouta le lion.

— Un notaire montant un pareil che-

val avec cette distinction! dit le duc de Candore.

— Tenez, messieurs, ajouta Bouquetin, ne m'interrogez pas dans ce moment-ci... mes idées tombent dans le brouillard. Cet homme à cheval qui s'avance vers nous...

— Eh bien? demanda Tiberge.

— C'est mon cauchemar! oui, messieurs. Je le laisse à Paris, soupant un soir au café ; je pars pour le midi le surlendemain. J'arrive à Arles : la première personne que je rencontre, c'est mon inconnu du Café de Paris, qui avait l'air de sortir du pavé, et qui logeait précisément dans le même corps de bâtiment où

je vais me caser, hôtel des Princes, porte à porte avec moi. Tenez, le voici ; c'est un notaire de province, mais un homme fort.

— L'admirable cheval qu'il monte là ! dit M. de Candore. Je le lui achète ce qu'il en voudra demander.

Le cavalier mettait pied à terre près d'un saule au large feuillage.

Il attacha solidement son cheval au tronc de l'arbre, à l'ombre, et, après lui avoir passé deux ou trois fois la main sur la croupe, il se dirigea vers le groupe arrêté sur le rivage.

C'était M. Robert, en bottes de manége et une cravache à la main.

— Messieurs, dit-il, je vous salue. J'ai reconnu mon voisin de l'hôtel des Princes, monsieur Bouquetin, et je me suis empressé de venir lui demander des nouvelles de son voyage. Parti hier au soir pour Marseille, M Bouquetin est déjà de retour ! et par mer encore ! c'est merveilleux.

— Comment savez-vous, monsieur le notaire, que?..

— Je ne suis pas notaire à Arles, mon cher voisin, dit M. Robert, mais voyageur comme vous.

— Monsieur, dit le duc, vous montez un cheval magnifique. Est-il à vendre?

— Il est à dresser, répondit poliment

M. Robert; j'espère en faire quelque chose. Vous voyez qu'il est déjà très-doux.

— Ce cheval est à vous, monsieur le notaire?

— Non, monsieur, mais à un de mes amis qui tient beaucoup à le garder.

— Ah! mon cher duc, reprit Bouquetin, apprenez qu'on ne peut se passer toutes les fantaisies, même avec trois cent soixante-cinq mille livres de rente.

M. Robert regarda Candore; le duc Charles avait pâli, sans doute au souvenir de sa magnifique fortune, et à l'idée du duel qui allait avoir lieu.

— Oui, papa notaire, ajouta Bouquetin qui voulait s'égayer toujours aux dépens d'autrui. Mille francs à manger par jour ! cela vous irait, n'est-ce pas, à vous, armateur de fine chère et de vin d'Aï ? Et à moi aussi, par Dieu ! N'importe, je suis content de mon sort et de ma chère tante, morte très-à propos pour me léguer mille francs de rente par mois... par mois, entendez-vous, papa notaire? Cela vous irait peut-être encore?

— Eh ! mais, dit modestement M. Robert, on peut vivre avec moins que cela, comme on peut mourir avec une fortune

plus belle encore. Douze mille livres de rente ne nous rendent pas invulnérables, et quand l'heure sonne, nous partons sans un écu, pliés dans un linceul et cloués dans une bière plus ou moins forte. Il est à remarquer, cependant, que plus on est riche et grand seigneur, et plus les héritiers (par honneur sans doute) ont soin que le cercueil du défunt soit solide et bien fermé.

— Cet homme a le diable au corps ! dit M. de Candore en se retournant.

— Quand je vous affirmais que c'était un cauchemar ! ajouta Bouquetin.

Tiberge et Olivier se regardaient en souriant.

— Ce n'est pas, ajoutait l'imperturbable interlocuteur, qu'on doive redouter beaucoup de mourir ; à mes yeux, la vie n'est pas si précieuse...

— Mon cher Bouquetin, dit le duc, faites taire cet homme ; éloignez-le; son regard est fatal comme ses paroles.

M. Robert suivait le cours de ses réflexions devant Olivier et Tiberge qui, appuyés sur l'épaule l'un de l'autre, l'écoutaient avec un calme mêlé de curiosité, lorsque tout à coup on vit paraître un homme de l'équipage du yacht, portant sous le bras une boîte à pistolets.

— Déjà ! dit Bouquetin en frissonnant. Fort bien ! fort bien ! reprit-il tout haut.

— Allons ! messieurs, répliqua Olivier:

— Qu'est-ce donc que cela ? demanda M. Robert en désignant la boîte.

— Papa notaire, dit Bouquetin, devenu plus sérieux malgré lui, voulez-vous me permettre de vous demander un service ?

— Volontiers, mon brave.

— C'est de vous éloigner et de reprendre paisiblement votre promenade.

Tenez, l'arabe hennit là-bas sous le saule ; il vous appelle.

— Vous me congédiez, monsieur? reprit M. Robert.

— Ne vous fâchez pas, papa notaire, ajouta le *lion*.

Et il lui dit quelques mots à l'oreille.

— Diable! répondit M. Robert, c'est grave.

Et à son tour il parla à voix basse à Bouquetin.

— Vous comprenez, ajouta celui-ci, le motif est sérieux... sans cela on n'irait

pas risquer sa vie, quand on a près de quatre cent mille livres de rente. Hum ! hum ! cela se conçoit quand on n'a rien, comme par exemple... Je sais bien que vous me direz que nous tenons tous à notre peau...

— Et que notre peau tient à nous, ajouta M. Robert affreusement railleur.

— Monsieur ! s'écria Bouquetin, qui visitait les pistolets.

— Eh bien ! dit Robert.

— Ce que vous dites-là est déplacé, et je vous prie de vous retirer immédiatement.

— Quelle est votre qualité ici? demanda le soi-disant notaire.

— Je suis témoin de M. le duc de Candore.

— Et moi, dit Robert, second témoin de ce jeune homme qui m'accepte. Il manque un témoin à M. le duc.

— Nous avons le contre-maître du yacht, reprit vivement celui-ci.

— Comment se nomme-t-il? demanda le faux notaire.

— Qu'importe son nom, ajouta Bouquetin en riant. Quand le vin est bon, je me moque de l'étiquette.

— J'aime à connaître ma bouteille, moi, dit M. Robert : Je suis second témoin et confrère du contre-maître en cette occasion par conséquent.

On avait été chercher le contre-maître du yacht, qui arrivait en toute hâte.

C'était un homme robuste, au visage chaudement coloré, portant la barbe en forme de collier ; il avait le teint blond et les cheveux d'un noir de jais ; on eût dit qu'il participait les deux races, l'européenne et l'asiatique.

Cet homme, en effet, était métis ; né

dans l'Inde, d'un père Anglais et d'une mère Siamoise.

Quand il eut salué les assistants, il regarda fixement M. Robert.

— Allons, dit Bouquetin, voilà encore cet enragé de papa notaire qui magnétise le contre-maître.

— Or ça, en finirons-nous, messieurs... reprit avec impatience le duc?

— Certainement, ajouta Robert; mais je tiens à avoir le nom de mon partner, second témoin de M. de Candore.

— C'est donc une idée fixe? dit Bouquetin.

— Une idée fixe, monsieur.

— Eh bien! maître timonier, dit M. de Candore en se campant fièrement devant lui, dites-nous votre nom. Je ne vous l'ai pas demandé encore, parce que ni le yacht ni l'équipage ne sont à moi.

— Mon nom? répliqua le contre-maître en se grattant l'oreille comme font les hommes de couleur quand ils hésitent ou réfléchissent. Mon nom?..

— L'avez-vous oublié? voyons, maître timonier, mon témoin?

— Eh bien! monsieur le duc, vous

allez vous battre, et je me nomme Thomas Death.

— Nom de Dieu ! s'écria M. de Candore en frappant du pied avec tant d'énergie que le talon et presque tout le pied de la botte s'enfoncèrent dans le sable.

— Sacrebleu ! exclama Bouquetin.

Olivier et Tiberge se regardèrent avec étonnement mais en souriant toutefois.

— Il paraît, messieurs, dit l'impitoyable Robert, que vous savez tous l'anglais. Eh mon Dieu ! oui ; le témoin en second de M. le duc de Candore

se nomme Thomas Death, Thomas la Mort.

— Est-ce bien ton nom? s'écria le duc que le soupçon d'une plaisanterie rendait furieux. Jure-le, maître timonier!

— Je le jure! dit celui-ci avec un flegme effrayant.

— N'importe, reprit M. de Candore; est-ce que je crois aux pressentiments, aux coïncidences fatales, aux rêves, aux billevésées? Suis-je une femme, morbleu? Allons, les pistolets! Chargez-les, mesurez la distance, et finissons. On

m'a insulté... C'est bon! il faut que je lui casse la tête.

— Voyons ces pistolets, dit M. Robert, dont l'autorité mystérieuse dominait Bouquetin.

— Tenez, papa notaire, répliqua celui-ci qui tenait à rester jovial. Connaissez-vous les armes? les savez-vous manier?

M. Robert fit jouer les batteries avec une dextérité et une vigueur qui prouvaient beaucoup en faveur de son expérience.

Le contre-maître du yacht jetait sur

lui un regard furtif, et Tiberge remarqua que tous deux échangeaient quelques coups d'œil d'intelligence.

— Voilà de bonnes et belles armes! reprit tout haut M. Robert. C'est vraiment dommage, mais il le faut. Tenez, monsieur le duc, ajouta-t-il, vous garderez votre tête aujourd'hui, on ne vous la cassera pas...

Et, en achevant ces mots, M. Robert, d'un vigoureux tour de bras, lança les deux pistolets au milieu du Rhône, au grand ébahissement de Bouquetin, que tant d'audace et de sang-froid épouvantaient.

— Monsieur !... s'écria le duc exaspéré et marchant droit et le poing serré sur M. Robert.

— Halte-là ! dit Robert dont la main d'acier venait de faire plier comme un jonc le bras de M. de Candore. Halte-là ! mon camarade. J'ai quatre mots à vous décliner en particulier.

L'entraînant avec lui du côté du saule où le cheval arabe était attaché, M. Robert dit ces paroles au duc agité d'un tremblement nerveux, involontaire :

— Regardez-moi entre deux yeux... et gravez bien dans votre mémoire les traits de mon visage. Maintenant, écou-

tez-moi : s'il arrive malheur à Olivier ou à Tiberge par votre fait ou par le fait de qui que ce soit (car je vous rends responsable), je vous livre de nouveau aux ongles de fer de la misère et aux railleries sanglantes de vos amis. Adieu !

M. Robert délia la bride du cheval arabe, s'élança sur la selle avec l'agilité d'un Tartare, piqua deux coups d'éperon et disparut dans un tourbillon de sable.

M. de Candore tombé dans un état spasmodique, fut transporté à Marseille par son yacht et escorté par Napoléon Bouquetin qui commençait à avoir une

frayeur sérieuse de son papa notaire.

Olivier et Tiberge, bras dessus, bras dessous, regardèrent gaîment leur embarcation, et mirent toutes voiles dehors.

Une brise fraîche et rieuse les ramena au débarcadère de la bonne ville d'Arles.

VIII

M. Robert à M. Bernin, notaire à Paris.

Arles, 12 juin 184...

. . . .

Tel est, mon cher monsieur, le récit fidèle de l'événement d'hier sur la rive gauche du Rhône, je m'informai dans l'après-midi des nouvelles d'Olivier et de

Tiberge et j'appris que les deux bons amis avaient repris gaîement leurs travaux.

L'un termine, à ce qu'il paraît, une fort belle toile pour la petite église de Trinquetailles, ainsi qu'il l'a promise à cette belle et ingrate madame Magdelon ; l'autre peint des portraits, car Tiberge, l'homme de la raison et du positif, met à profit son temps et son talent pendant son séjour à Arles, où il gagne quelque argent.

Bon jeune homme que l'amitié ne trouvera jamais en défaut ; cœur simple et généreux qui veille avec une tou-

chante sollicitude aux besoins du moment et aux éventualités de l'avenir.

Je sais fort bien, monsieur le notaire, que je n'aurais qu'un mot à dire et à ouvrir la main pour dissiper bien des incertitudes, pour mettre Olivier et Tiberge à l'abri de toute crainte.

Si je faisais tourner de leur côté la roue de la fortune, si la pluie d'or tombait sur eux, que deviendraient leurs rivaux?.. Oui, mais, supprimez l'épreuve, adieu le combat et l'honneur de vaincre, par conséquent ; les vertus sont faciles quand la position devient heureuse ; or, les vertus faciles sont à mes yeux d'insipides vertus.

Je les ai souvent comparés à ces beaux fruits sans saveur, venus en serre chaude ; couleur et beauté, apparences brillantes, mais saveur nulle. Pourquoi les influences atmosphériques leur ont manqué ; tel abricotier en plein vent, livré aux alternatives de la neige, de la pluie et du soleil, produit un fruit cent fois préférable à cette chair fade, mais si riche de ton, des ananas sous cloche, en nos jardins européens. Passez-moi la comparaison.

Jusqu'ici le duc de Candore et Bouquetin réalisent mes prévisions.

Les malheureux ! je leur ai mis dans

la main cette miraculeuse puissance de l'argent qui peut tout.

Entre le bien et le mal ils sont libres.

Regardez-les, monsieur Bernin, et dites-moi si vos opinions d'optimiste ne sont pas de vertueuses erreurs?

Ne m'avez-vous pas parlé cent fois de ce sentiment de dignité qui vit toujours, et malgré tout au fond du cœur, chez la classe élevées par la naissance? Ne m'avez-vous pas soutenu cent fois que dans la classe moyenne il y a plus de bon vouloir, de sens, de distinction même que je ne pensais? Voyez donc! Pour

premier usage de sa fortune, le duc commence par la violence et le rapt.

Au début d'une existence aisée, Bouquetin devient le compère de M. de Candore, fait un pacte avec lui et le sert comme un valet dans une intrigue de corruption.

En voulez-vous la preuve? M. Trapillon en repartant pour Paris, en renonçant à l'acquisition de Sylvanie pour l'Opéra, n'a-t-il pas jeté à la face de Bouquetin ces insultantes, mais véridiques paroles? « Depuis que le duc est » redevenu millionnaire, vous vous êtes

» fait son parasite, son confident, son » *servant.* Vous feignez, pour la fille de » Michel, une passion que vous n'avez » pas. Vous voulez gagner la confiance, » l'amitié de la famille du fermier, et » surtout du fermier lui-même. Une » fois devenu le familier de la maison, » il vous deviendra facile d'ouvrir au » duc une porte secrète, et d'ici à peu » de temps, monsieur Figaro, vous re- » mettrez Rosine aux bars d'Almaviva » et vous partirez tous ensemble, clan- » destinement, pour quelque pays éloi- » gné où la pauvre Rosine, cependant, » ne sera jamais que la maîtresse de son » ravisseur, et la vôtre peut-être, dès

» que celui-ci aura changé de fan-
» taisie. »

Tels furent les adieux charmants de M. Trapillon, que le dépit et le désappointement rendaient furieux et sincère aussi, une fois en sa vie peut-être.

Or, savez-vous ce qui est arrivé, monsieur le notaire-optimiste? Bouquetin, avec ses airs naïfs et sa ruse diabolique, persuade à Michel qu'il se voue à la vie agricole et qu'il met ses douze mille livres de rente aux pieds de Sylvanie.

Le duc, de son côté, cherche à tourner la tête par des offres brillantes et en se-

cret à la faible Magdelon, et un beau jour M. de Candore et Bouquetin se hasardent à venir naviguer, sous prétexte de promenade, dans le voisinage de l'île.

Un yacht charmant est une nouveauté merveilleuse pour des femmes de la campagne. Magdelon ne résistera pas à une invitation, elle amènera Sylvanie (Bouquetin avait préparé toute chose).

On les attirera toutes deux par l'appât du plaisir, d'une promenade. Le yacht est fin voilier ; on filera au large ; on enlèvera Sylvanie... La mer est là, et la mer est le chemin le plus libre pour fuir sans danger.

Quant à madame Magdelon, on trouve partout des voitures publiques, et elle sera renvoyée à ses foyers du premier port venu de la côte d'Italie, avec force excuses, force remerciements, et après lui avoir procuré l'agrément d'un voyage délicieux.

Qui m'a dit cela? qui m'en a donné la preuve? Qui, dites-vous, monsieur Bernin? Eh! mais, vous le savez bien, la vertu de mon or, ce talissement avec lequel on peut tout voir et tout entendre.

Avec de l'or, ne peut-on pas organiser une bonne et intelligente police dans tout pays?

Je vous dis encore une fois qu'en nos temps de civilisation avancée, en nos temps de corruption par conséquent, l'or a une puissance infâme.

Et ce yacht si merveilleux, rapide comme un milan, beau et harmonieux comme un cygne, ce yacht construit dans un des meilleurs chantiers d'Angleterre, à qui appartient-il? A M. de Candore? Non, à un noble Anglais de ses amis et qui l'a mis à sa disposition, à Marseille, pour des promenades? Point du tout. A qui donc?... Jetez-vous votre langue aux chiens, mon excellent notaire? Ce serait vraiment dommage,

car vous parlez admirablement. Eh bien ! ce yacht est à moi ! Vous vous récriez ! Pourquoi donc ? Je suis le complaisant du duc, dites-vous ? Vous vous trompez ; je suis son esprit tentateur, et pour cause. N'ai-je pas un de mes régisseurs à Marseille ? N'ai-je pas un navire à ma disposition et frété par mes ordres ? Et ce niais de M. de Candore n'a-t-il pas pris pour un grand seigneur anglais, pour un membre du parlement, mon fidèle Nordamby, Anglais-Indous et dont le nom a une consonnance très-aristocratique ? Et puis, dois-je le dire à la louange de mon régisseur, personne plus que mon cher Nordamby n'a du

tact, de bonnes manières et de l'instruction.

Or, lorsqu'il m'a averti, à Arles, que le duc le prenait pour un pair d'Angleterre et qu'il lui demandait la permission de se servir de son yacht, j'ai bien vite donné mes instructions à Nordamby. Je l'ai fait lord et vicomte et l'ai autorisé à mettre *son* navire à la disposition de son nouvel ami.

La fatuité est une folie ; la folie est crédule, et mon duc de Candore a donné tête baissée dans la fiction traîtresse de mon régisseur.

Je vous vois rire aux éclats, et, cepen-

dant, je vous entends me reprocher cette supercherie, comme peu en harmonie avec la franchise de mon caractère. Très-bien, monsieur le notaire royal et loyal; mais j'ai déjà eu l'honneur de vous dire : je ne prends pas comme vous au sérieux, dans l'occasion, cette sotte et vaniteuse société d'Europe; et, de plus, je suis venu à Arles pour assister à une comédie.

Si même les acteurs ont besoin de mon aide, je suis à leur disposition, en gardant l'incognito, toutefois.

Ce qui adviendra, je l'ignore.

Mais il peut arriver, cependant, que

M. de Candore très-effrayé de mon visage et des quatre mots que je *lui ai déclinés* au moment de remonter à cheval, il peut arriver que le duc reprenne la route de Paris en compagnie de son fidèle et nouveau confident Bouquetin.

Alors, je n'ai plus rien à faire ici et je reviens à vous, monsieur Bernin, pour terminer quelques affaires importantes et pour souper quelques fois encore au Café de Paris, en votre agréable compagnie.

Bouquetin et Candore quittant la partie, resterait Olivier seul sur le terrain, seul prétendant, seul poursuivant. Entre

lui et Sylvanie je n'aurai garde d'aller m'interposer. Que leurs relations tournent à la pastorale ou au roman, peu importe? Je suis certain toujours que la fière et charmante fille ne courra aucun danger. Elle est forte de son intelligence, de sa dignité et de sa vertu.

Absent de ce pays-ci, je n'aurai pas moins l'œil sur Olivier. Ma vue est longue, vous le savez.

Adieu, monsieur Bernin. Continuez à servir leurs rentes à MM. Bouquetin et de Candore. Je n'ai nulle envie de leur donner du chagrin puisqu'ils me donnent de si aimables distractions.

Adieu et mille hommages de ma part à cette vertueuse et bonne spirituelle société parisienne que vous adorez.

ROBERT.

IX

Une chambrette à Paris.

Ceux qui reviennent à Paris après quinze ans d'absence, sont fort étonnés de la transformation matérielle qui s'est opérée dans certains quartiers.

La masse des constructions nouvelles augmente dans une proportion presque effrayante.

A l'invasion étrangère de 1816, qui, grâce à Dieu, se retira quelques mois après, a succédé une autre invasion, et celle-là ne cesse d'occuper Paris : c'est l'invasion des pierres.

Les dieux s'en vont! criait-on à Rome au temps des empereurs.

Les rois s'en vont! dit-on en Europe aujourd'hui.

Les jardins s'en vont ! peut-on répéter de toutes parts en parcourant Paris à l'heure qu'il est.

Oui, les jardins ont presque tous quitté l'enceinte de Paris nouveau ; les

jardins sont tous partis pour la campagne.

Restent les cours.

Et encore ces pauvres cours sont-elles pour la plupart veuves de leurs arbres, privées d'air et de soleil.

Certains quartiers de Paris ressemblent assez bien aujourd'hui à des ruches garnies d'innombrables cellules... moins le miel et moins les reines.

Donc, dans les quartiers populeux, les quartiers vivants, il n'y a pas de verdure à Paris, plus d'ombrages venant de la feuillée, plus de jardins.

Je me trompe, il en reste huit ou dix qui reverdissent encore à chaque printemps, par la grâce de Dieu et la grâce de leur propriétaire, dont l'hésitation à couper de beaux arbres mériterait une récompense nationale.

Ah ! croyez-moi : sapez les trônes si cela vous est agréable ; mais respectez les futaies.

Vous pouvez abattre un arbre aussi vite qu'un trône ; mais ce qui échappe à votre pnissance, c'est d'ordonner au gland de produire un chêne en aussi peu de temps que vous pouvez refaire une royauté ou constituer une république.

Si grand que vous soyez, il faut vous incliner ici : la nature n'obéit qu'à Dieu et l'homme obéit à la nature.

Nous voilà hors de de Paris ; rentrons dans la ville pour y chercher un jardin.

Dans la rue Saint-Lazare, en parcourant l'espace contenu entre la Chaussée-d'Antin et la rue des Trois-Frères, il est encore quelques maisons assez heureuses pour avoir des fenêtres donnant en plein midi sur des massifs de verdure et des espaces gazonnés.

Les façades de ces maisons étant sur la rue et tournées au nord, vous ne vous doutez pas du bonheur qui vous

attend lorsque vous arrivez aux appartements du fond et que vous rencontrez des arbres et du soleil.

Or, ces appartements, très-peu recherchés par les gens qui aiment la foule et le bruit, sont les délices des esprits rêveurs, amis du silence et du travail.

Une maison à trois étages, ayant façade sur la rue et façade sur les jardins dépendant des hôtels voisins; une maison modeste, mais d'une propreté élégante; une petite porte d'entrée, peinte en vert, ayant un énorme bouton de cuivre le plus brillant; un vestibule pavé d'une large mosaïque en marbre; un escalier tournant, à rampe en bois façon

acajou; un appartement au troisième étage, et dont la porte à droite est parée d'un joli ruban bleu, comme cordon de sonnette; tel est le réduit où nous allons chercher à pénétrer.

A cette jolie porte extérieure déposez toute espérance, croyez-moi, *lascia ogni speranza;* oui, mais toute espérance coupable, entendons-nous.

Dans ce petit appartement composé de deux pièces, d'un passage et d'une cuisine grande comme une voiture (une vraie cuisine de poupée), par une belle soirée du mois de juillet de l'année 184..., une jeune fille était assise à une des

trois fenêtres ouvertes qui donnaient mi-partie sur un jardin et sur une cour ombragée d'arbres.

Un mur mitoyen partageait le jardin et la cour et venait aboutir sous la fenêtre du milieu, en sorte que l'appartement avait de chaque côté une part égale d'air et de vue sur les deux propriétés voisines.

La jeune fille en question brodait au métier un éclatant bouquet de soie, destiné probablement à servir de fond à quelque châle de crêpe de Chine, comme on les portait il y a trois ou quatre ans.

Son logement modeste était meublé avec ce bon goût, cette intelligence qu'il est si rare de rencontrer, qui ne s'apprennent ni ne se donnent.

Le tout ne valait pas douze cents francs, peut-être, mais cet ensemble était cependant d'un prix inestimable, par l'harmonie des détails entre eux.

On voyait que ce mobilier si simple, si élégant, avait été choisi par instinct, et non par le résultat d'une combinaison et même d'une réflexion.

Il avait plu au premier coup d'œil, et du premier élan on avait tendu la main vers lui, comme si on le reconnaissait,

comme s'il ressemblait à celui qu'on avait rêvé.

La brodeuse était jeune, dix-huit ans tout au plus.

Elle portait une robe d'indienne fond blanc, semé de pois bleu.

Elle était tête nue, un mouchoir de soie de couleur orangée était jeté sur ses épaules et venait se nouer sur son sein.

De ses doigts effilés elle piquait le cadre de crêpe de Chine, en colorant des fleurs avec de la soie, comme eût fait un peintre du bout de son pinceau.

Ce goût déterminé pour les fleurs se révélait encore dans le petit appartement par une riche jardinière abondamment pourvue : c'était bien là réellement le meuble de luxe de la locataire.

Cette jardinière et son contenu étaient hors de proportion avec le reste ; on eût dit que toutes les économies du ménage avaient été versées chez la fleuriste, et on était tenté de le déplorer.

Mais la jardinière dans sa richesse, ou plutôt malgré sa richesse, avait tant de grâce, d'éclat et d'arôme ! Comment blâmer ce qui enchante ? comment condamner ce qui enivre les sens et la pen-

sée? comment proscrire des fleurs, si ruineuses qu'elles soient?

De la fenêtre où elle travaillait, la jeune fille pouvait observer à peu près tout ce qui était permis de voir sans trop d'indiscrétion dans les deux maisons voisines presque en face d'elle.

C'étaient deux petits hôtels, parfaitement isolés, chacun au centre d'un terrain, sans autre servitude que ce fatal troisième étage dont il est ici question, et dont les fenêtres non garnies d'auvent avaient été cause, dans le temps, d'un long procès gagné définitivement par le propriétaire de la maison où logeait la brodeuse.

Au milieu du jardin, à droite, le bâtiment d'habitation était une sorte de grand pavillon n'ayant qu'un rez-de-chaussée et un premier étage.

Il paraissait habité par deux femmes de belle et noble compagnie ; on y arrivait par une allée de tilleuls aboutissant à une porte cochère, rue de la Chaussée-d'Antin.

L'hôtel à gauche, et dont la jeune fille ne dominait que la cour, était beaucoup plus grand, plus riche d'architecture, et surtout plus bruyant par la vie qu'on y menait.

Il était rare que, deux ou trois fois

par semaine, le sommeil de la jeune ouvrière ne fût pas troublé par le roulement des voitures que les soirées de l'hôtel attiraient.

Ainsi, deux existences bien différentes éaient établies sur le même terrain et séparées par un simple mur.

Ici la retraite, la douce famille (car les deux habitantes du pavillon paraissaient être la mère et la fille); là les joies du monde, les fantaisies fougueuses de mode, l'éclat, le bruit, l'agitation.

Il était à remarquer, qu'au pavillon entouré du jardin, on se levait de bonne

heure, on vivait en plein air et à l'ombre presque toute la journée, on veillait peu, du moins en apparence et sans bruit; tandis qu'à l'hôtel opposé, on vivait surtout la nuit et l'on dormait le jour, probablement.

Entre les deux existences, la jeune fille n'avait qu'à choisir, en imagination, du moins.

Nous n'anticiperons pas sur les événements pour connaître ses goûts et ses penchants ; nous reviendrons à son petit appartement avec une résolution bien prise d'observer, d'épier et d'aimer cette belle enfant.

Il était environ sept heures du soir lorsqu'on sonna à la porte donnant sur le palier de l'escalier.

La jeune fille remarqua, à la vigueur du coup, qu'une main assez lourde devait avoir pesé sur le cordon de sonnette bleu de ciel.

Elle se leva et ouvrit avec précaution.

Une grosse femme se montra sur le seuil, richement vêtue, affectueuse, révérencieuse, mais légèrement louche et le visage empourpré d'un vermillon qui eût réjoui le dieu Bacchus en personne...

— Eh! bonjour, mademoiselle! s'é-

cria la nouvelle venue en lui tendant de grosses mains qui crevaient dans leurs gants.

La jeune fille l'avait reconnue. C'était bien madame Richard en personne, la plus considérable et la plus considérée des marchandes de modes du quartier d'Antin, selon le témoignage qu'elle se rendait à elle-même avec une adorable bonne foi.

— Entrez, madame, dit la brodeuse en refermant la porte. Voici un fauteuil ; asseyez-vous, madame. Qu'est-ce qui me procure l'honneur de vous voir aujourd'hui?

— Ce qui m'amène d'abord, mademoiselle, reprit la Richard, c'est toujours, comme à l'ordinaire, le plaisir de vous regarder. Mon Dieu ! que vous êtes belle, ma mignonne.

— Ah ! madame, je vous en prie... reprenait la brodeuse avec une modestie qui ressemblait fort à de la dignité.

— Non, non, ajouta madame Richard en rejetant en arrière son voile de dentelle, je n'ai rien vu de comparable à l'ovale de ce visage, à ces yeux si clairs et si doux... à cette taille... à ces mains... Vous êtes divine, mon enfant! Et puis une éducation, un grand air... une vertu !

Ah! ah! faudrait pas s'y jouer; vrai, voulez-vous que je vous le dise, vous êtes créée et mise au monde pour épouser cent mille livres de rente...

— Merci, madame Richard; on vit avec moins, répondit l'ouvrière. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur?...

— Ah! voici, voici, mon enfant. Une dame des plus à la mode veut, ces dames veulent toujours, une écharpe brodée avec le dessin que voici. Je l'ai dans ma poche. C'est le diable! il n'y a que vous, mon ange, qui puissiez en venir à bout.

— De qui? demanda l'ouvrière en souriant.

— Ah ! oui… reprit aussi en riant aux éclats la Richard. Le coq-à-l'âne est joli ! je n'en fais jamais d'autre. L'autre jour, j'appelai grand duc, en plein magasin, un duc qui était de haute taille et qui avait les yeux ronds comme une chouette. Ce fut un éclat de rire *amérique* parmi ces demoiselles. Que voulez-vous ? La jeunesse est vive, folle, enjouée… et j'ai de l'à-propos, moi ! Or ça, ma charmante solitaire, ne vous verra-t-on jamais au magasin ?… Ah ! comme vous y brilleriez…

— Et ce dessin diabolique, madame Richard ? demanda l'ouvrière.

— Ah ! bon, voilà *que* je l'oublie…

Voici, voici ; je n'arriverai jamais jusqu'à la profondeur de mes poches. Cette *Palmyre* est insupportable, car vous saurez que Palmyre fait mes robes ; c'est bien le moins, puisque j'ai fait Palmyre.

— Je ne comprends pas, madame Richard.

— Ah ! c'est vrai... encore un coq-à-l'âne ! J'ai fait Palmyre, c'est-à-dire la réputation de Palmyre. Pardon ! mais où donc sera le fond de ma poche ? Décidément, je n'ai plus de fond...

— Vous êtes ruinée, madame Richard ? dit l'ouvrière avec une malice adorable.

— Ruinée, mon enfant ! exclama la

marchande de mode presque effrayée. Ah ! reprit-elle en s'épanouissant, encore un coq-à-l'âne involontaire ! C'est-à-dire que j'en fais dix par heure ; cela m'est naturel comme de... Je tiens le dessin ; non... je ne tiens rien du tout et ma poche est percée. Ah ! quel malheur ; et ma pratique élégante ? Bah ! c'est égal... je lui dirai qu'elle ne m'a rien remis. Dans l'état, il est des cas où le petit mensonge est d'obligation. Vous saurez cela quelque jour, ma vertueuse mademoiselle. Dieu de Dieu ! est-elle belle ; quel malheur !...

— Comment quel malheur ! dit l'ouvrière.

— Ah ! je pensais au dessin de broderie et à ma poche ! encore un coq-à-l'âne ! j'en pousse comme un poirier des prunes... Pardon ! je me trompe. Ah ! ah !.. je rentre dans mes fonds... attendez ; ma poche est double.... Voici le dessin ! ouf !... ai-je sué, bon Dieu !

Et madame Richard tira enfin de sa poche un rouleau de papier jaune serin sur lequel était imprimé un large et riche dessin de broderie.

— Il faut, ma jolie demoiselle, reprit la marchande, que vous me confectionniez cela dans les quarante-huit heures. Ma cliente est pressée. C'est une princesse...

— Une princesse ! dit l'ouvrière.

— Et que vous connaissez de vue probablement. Tenez, mademoiselle, regardez ce joli hôtel entre cour et jardin, là-bas sous vos fenêtres. Voilà la cage du bel oiseau. Ma princesse habite cette maison et elle y tient sa cour... une cour d'adorateurs. Dam ! c'est qu'on est belle, c'est qu'on est riche et heureuse ! Ah ! Dieu ! si on est heureuse !....

Madame Richard appuya sur ces dernières paroles en fixant un regard observateur sur le visage de la brodeuse.

Celle-ci, parfaitement calme, exami-

nait le dessin de broderie. La marchande reprit :

— Or ça, voyons, ma chère demoiselle, parlons un peu de nos affaires, parlons de vous. En arrivant à Paris, il y a environ deux mois, le hasard ou plutôt votre bonne étoile vous amena à mon magasin.

Vous vous rappelez avec quel empressement je vous reçus. Votre physique si distingué et votre air si honnête m'intéressèrent tout de suite en votre faveur.

Je ne vous adressai que deux ou trois questions indispensables. Vous m'assu-

râtes que vous étiez libre de vos actions, que vous aviez le droit de vivre à Paris comme bon vous semblait, et que si vous aviez quitté votre famille adoptive, établie en province, ce n'était uniquement que pour vous soustraire à des obsessions. On vous proposait, on voulait vous imposer un mariage... Vous préfériez votre indépendance. C'est fort bien ; chacun est libre de son cœur et de sa main.

Vous me demandâtes de l'ouvrage. Je me hâtai de vous en donner. Vous aviez emporté de votre province une certaine somme qui vous appartenait légitimement. Vous vouliez vous établir dans un

logement modeste, mais propre et dans une maison honnête ; je vous indiquai celle-ci.

Quelques jours après, vous achetâtes des meubles vous-même et vous les payâtes comptant. Jusqu'ici, rien de mieux. Je fus heureuse de vous être utile.

— Je ne l'ai pas oublié, madame Richard, répondit l'ouvrière avec un sourire charmant mais avec gravité.

— Ce n'est pas un remercîment que je viens chercher, reprit la marchande. Comme vous m'inspirez un vif intérêt, je viens vous parler un peu de l'avenir ma toute belle.

Ecoutez-moi. Aujourd'hui vous n'avez guère pour tout moyen d'existence que le produit de votre travail.

Une jeune fille comme vous, jouissant d'une belle santé et très-bonne ouvrière, peut certainement se tirer d'affaire. Tant que je le pourrai, moi, je ne vous laisserai pas manquer de travail.

Mais, mon enfant, je dois vous parler de choses que vous n'avez pas prévues.

Au milieu de Paris, dans cette grande ville que vous ne connaissez pas encore, il est bien des accidents... par exemple : qui vous assure que l'état des affaires me

permettra de continuer longtemps mon commerce ? Le commerce en général et celui des modes en particulier ne va pas supérieurement aujourd'hui. Si je vendais mon fonds, sommes-nous assurés que la personne qui achèterait ma maison voudrait ou pourrait continuer à vous donner de l'ouvrage ? Les gens obligeants sont rares, permettez-moi de vous le dire sans me vanter.

Moi-même, j'ai fait tort en quelque sorte à d'anciennes ouvrières travaillant en chambre pour vous être utile... Autre accident : vous êtes jeune et bien portante ; mais, mon enfant, vous travaillez beaucoup, et beaucoup trop peut-être ;

et si la maladie vient vous surprendre ici, dans votre isolement... je ne veux pas vous effrayer, mais je vous dois de sages avertissements.

Autre accident : vous me voyez aujourd'hui dans un état florissant de santé en apparence. Eh bien ! ma pauvre et bien chère demoiselle, apprenez que bien souvent je suis menacée...

— Menacée !... dit la brodeuse avec une sorte d'effroi.

— Eh ! oui, d'une attaque de sang...... C'est ma frayeur, c'est par là que je finirai, j'en ai le pressentiment. Les méde-

cins sont des traîtres : ils nous rassurent d'autant plus qu'ils le sont d'autant moins. Le mien me pose des sangsues tous les mois, et me garantit encore trente ans de santé. Bon! il me rend visite deux fois la semaine, ce qui lui donne une rente annuelle, chez moi, de cent quatre visites par an, c'est-à-dire de trois cent douze francs, à trois francs la visite, sans compter les cadeaux. Comment voulez-vous que cet honnête homme soit assez maladroit pour me guérir tout à fait ou pour me tuer? Il ne fait ni l'un ni l'autre. Il me *prolonge* indéfiniment, voilà tout. Surtout il me rassure et ment comme un dentiste, le scélérat, le rusé,

le gredin, tout membre qu'il est de la Faculté de médecine de Paris. Donc, ma belle enfant, je ne puis vous le cacher, mon docteur est un traître, et un coup de sang peut m'emporter d'un jour à l'autre...

— Oh ! ma bonne madame Richard ! dit la charmante ouvrière dont les yeux noirs brillaient de larmes.

— Juste ciel ! s'écria la marchande. Quelle sensibilité exquise ! quel bon cœur ! Ah ! quelle différence avec mes autres ouvrières ! les pimbêches, les poupées sans âme, les gredines, passez-moi l'expression, me verraient crever sur

place sans verser la plus petite de leurs larmes. Ah ! ben, oui ! cela leur rougirait les yeux, et ces demoiselles ont trop de soin de leur fripon de visage.

— Mais, madame, reprit l'ouvrière attendrie, si vous veniez à me manquer que deviendrais-je ?

— Voilà, voilà précisément... dit madame Richard.

— Croyez bien, cependant, ajouta la belle jeune fille, que la pensée d'un intérêt personnel n'entre pas seule dans mon cœur en ce moment.

— Oh ! j'en suis persuadée, chère en-

fant ; je vous connais ; vous m'êtes attachée, vous m'aimez déjà comme une bonne tante, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, reprit la brodeuse ; vous êtes si bonne !...

— Eh bien, par affection pour vous, je veux chercher à assurer votre position.

— Ah ! madame... que de grâces !...

— Non, ne me remerciez pas encore. Voyons, répondez avec franchise : vous ne voulez pas du mariage offert par votre famille ?

— Non, dit l'ouvrière, je ne veux pas d'un mariage ; je veux rester libre ; j'ai une passion invincible...

— Ah ! Et pour qui ? exclama la marchande.

— Pour l'indépendance, madame, répondit la belle ouvrière.

— C'est fier ! c'est beau ! dit madame Richard ; aussi je vous approuve. Moi qui vous parle, après avoir perdu M. Richard, mon mari ; après lui avoir fait rendre les honneurs funèbres dus à son rang (il était sergent des sapeurs de la 2e légion de la garde nationale), j'ai protesté contre le mariage, cette institution

arbitraire qui humilie la condition de la femme sous le pouvoir despotique et atrabilaire de l'homme. Il y a abus, il y a injustice *criarde!* Oui, mon enfant, les hommes font les lois et les femmes les acceptent ; voilà le grand vice de la société, je veux dire de l'ordre social considéré dans ses rapports avec les droits naturels... car... Où en étais-je restée ?

— A votre veuvage, madame.

— C'est juste. Je reprends J'étais belle à la mort de M. Richard, sergent des sapeurs, 2e légion. J'étais jeune encore, trente-deux ans ! l'âge de la force et du brillant de l'esprit. J'avais un cœur !... ah ! un cœur tendre, je l'avoue, mais fier,

parce qu'il était noble, pur et surtout indigné. M. Richard m'avait soupçonnée deux ou trois fois dans le cours de notre communauté matrimoniale. J'avais une certaine aisance, une connaissance des affaires très-exercée... Un magasin achalandé, une clientèle superbe; donc les partis ne me manquèrent pas : il en venait chaque jour de nouveaux. Je les congédiai poliment, tous ces partis, riant sous cape de les voir partis; c'était un parti pris... Dieu ! encore un coq-à-l'âne ! Quelle déplorable fécondité !

— Et vous restâtes veuve, madame Richard ? demanda l'ouvrière.

— Veuve et libre, mon enfant ; libre de mes actions... et de mon cœur.

— Eh bien ! madame, je ferai comme vous, sans m'exposer jamais à devenir veuve.

— Oui, ma chère belle ; mais rappelez-vous que j'avais une position confortable dans le monde, et qu'une ouvrière, jeune, jolie ; que dis-je ? belle, superbe, sans expérience et sans fortune, est à la merci de bien des événements.

— Mon Dieu ! vous m'effrayez !

— Je viens pourtant vous rassurer. Voyons, mettez la main sur votre bon

petit cœur, reprit madame Richard, et dites-moi ici, entre quatre yeux, la porte étant bien fermée, dites-moi si vous avez, oui ou non, ce que l'on nomme un attachement.

— Pour qui, madame ?

— Mais... dam ! pour.... quelqu'un.... pour un jeune et galant homme, par exemple.

La jeune fille rougit et baissa les yeux ; mais relevant presque aussitôt le regard avec une dignité incomparable :

— Non, madame, dit-elle, je n'aime personne, dans le sens que vous donnez au mot d'attachement.

— Ouf ! s'écria la Richard en joignant les mains, me voilà soulagée d'une fameuse oppression !

— Comment cela, madame ?

— Comment ? j'avais une peur effroyable de découvrir en vous un cœur tout embarbouillé d'un sentiment exalté, profond, inaltérable, fatal, souverain, éternel comme *elles* disent toutes à leur début. Ah ! ma chère amie, reprit-elle, permettez que je vous embrasse, et que je vous offre mes plus sincères compliments. Votre avenir est assuré, vous serez heureuse !... mais heureuse à faire crever d'envie toutes vos compagnes, ou

plutôt toutes vos rivales, car, ma chère, les *jalouses* sont en majorité dans ce pays-ci...

— Madame, je ne veux le malheur de personne, répondit la charmante brodeuse.

— Eh ! jour de Dieu ! je le sais bien que vous ne voulez de mal et n'en feriez à qui que ce soit, mon agneau, mais on chercherait à vous en faire beaucoup.... je connais le genre féminin, allez! en fait de perfidies, entre femmes, il n'est jamais neutre. Bon ! encore un coq-à-l'âne ! j'en pousserai donc toujours? Revenons, votre avenir est assuré, votre

cœur est libre... vous pouvez donc, ma chère enfant, en tout bien et tout honneur accepter la protection d'une personne de haut rang, supposons, qui voudrait bien devenir votre bienfaitrice, n'est-ce pas?

— Madame, dit la jeune fille, je ne consentirais à accepter que des bienfaits qui seraient le prix légitime de mon travail.

— Toujours votre travail! reprit la Richard; mais mon ange, vous oubliez donc que le travail excessif altère la santé, amène la maladie... et la misère. Combien gagnez-vous par jour, en tra-

vaillant, comme vous faites du matin au soir, et souvent une partie de la nuit? combien puis-je vous donner, voyons? trente sous par journée... au plus deux francs! et encore je risque de me brouiller avec d'autres excellentes ouvrières. Eh bien! ma chère enfant, comptez-vous avec cela faire des économies pour l'avenir? comptez-vous acheter des rentes ou une maison sur vos bénéfices? Tenez, je vous parle à cœur ouvert à vous, et je me garderais bien de le dire à d'autres : aujourd'hui l'existence par le travail, à l'aiguille surtout...

— Eh bien! madame? demanda avec anxiété la jeune fille.

— Eh bien ! c'est un rêve ; une chose impossible, une illusion qui mène tout droit à l'hôpital.

La Richard s'arrêta, oppressée, le teint rouge pourpre, et dardant un œil louche sur la pauvre ouvrière dont la pâleur relevait encore la beauté.

— L'hôpital ! répétait celle-ci en levant au ciel de grands yeux humides, mais... c'est une horrible humiliation, mon Dieu !

— C'est l'infamie, ou à peu près, répéta la marchande avec un accent brutal.

— Ce qui m'étonne, madame, reprit la jeune fille, c'est que vous, à la tête d'un magasin et d'un atelier par conséquent, vous montriez cette désolante perspective à des ouvrières.

— Moi ! pas du tout ! dit la Richard, je ne leur souffle pas un mot à ce sujet. Eh ! mais, on n'en trouverait plus une seule à notre service. Peste ! mais, mignonne, à vous c'est différent, je ne vous cache rien, je vous éclaire... car je vous aime et veux votre bonheur !

— Madame, ce bonheur, comment donc l'obtenir ?.... ou du moins, c'est là toute mon ambition, comment arriver

à une existence indépendante, modeste, mais honorable?

— Nous y voilà, dit la Richard. Je le répète, mademoiselle, en vous plaçant sous le pratonage d'une personne haut placée dans la société, qui vous laissera libre de prendre le genre de vie qui vous conviendra, et qui vous donnera tout ce qui est nécessaire à votre existence; enfin, qui, par des bienfaits très-acceptables, vous enrichira..... Tenez, ajouta-t-elle en fouillant dans sa poche, voici un petit livre dont je vous recommande la lecture. Il vous dira mieux que moi ce qu'il faut faire pour plaire et pour réussir dans le monde.

La jeune fille reçut le livre d'une main tremblante et le regard étonné.

Elle était encore à cent lieues de la réalité, troublée et n'ayant pas même le sens banal de la réflexion.

En ce moment on entendit un roulement de voiture dans la cour de l'hôtel voisin.

Un charmant coupé, attelé de deux chevaux gris pommelés et à tous crins, vint s'arrêter devant le péron protégé par un auvent de glace.

La livrée du cocher et celle du chasseur étaient d'une riche élégance.

Bientôt les deux battants de la porte du péristyle s'ouvrèrent et l'on vit paraître une jeune femme, la plus noble et la plus séduisante personne du monde.

Un homme âgé la suivait ; il monta après elle dans la voiture.

Le chasseur, empanaché de longues plumes blanches, s'élança sur le siége à côté du cocher ; les chevaux tournèrent en piaffant, et s'élancèrent hors de la porte-cochère qui se referma avec bruit.

On part pour la promenade, reprit la Richard ; il est près de sept heures et demie ; la soirée est magnifique ; le bois

de Boulogne sera frais, délicieux, peuplé de toute l'aristocratie de l'élégance. On finira la soirée par l'Opéra; puis on reviendra à l'hôtel, où, probablement, il y aura un souper fin, de la musique, peut-être un petit bal d'amis intimes.

Eh ! bien, mademoiselle, ajouta-t-elle brusquement; est-ce que d'ici à quarante-huit heures vous pouvez avoir brodé tout le travail que je vous livre aujourd'hui ; il me le faut absolument.

— Madame, dit la jeune fille fort étonnée, pourquoi changez-vous de ton en me parlant?

— C'est que je vois, mademoiselle, que

vous ne voulez rien comprendre. Je me donne assez de mal cependant pour changer et assurer votre position.

La jeune fille jeta les yeux sur le titre du livre qu'on lui avait donné. Elle lut ces mots : *De l'art de parvenir dans le monde, conseils à une jeune fille.*

Un frisson courut dans ses veines. La pâleur de ses joues fit place à l'incarnat ; ses yeux brillèrent d'un éclat surprenant.

— Ah ! reprit la Richard, je vois que vous commencez à comprendre, ma belle demoiselle.

— Madame, demanda la charmante ouvrière, dites-moi, je vous prie, qui est cette femme qui sort en voiture?

— Une de nos premières artistes, dit la marchande d'un ton emphatique ; une femme adorée du public, [illegible]-cinq ans, et cinquante mille livres de rente. A dix-sept ans, elle était ouvrière comme vous et tombait dans la misère. Elle eut recours à moi... quinze jours après, elle avait des maîtres d'art, d'agrément et des protecteurs très-haut placés. Deux ans après, elle débutait à l'Opéra devant le public d'élite de toute l'Europe. Aujourd'hui, elle mène une existence princière...

— Son nom, dit la jeune fille.

— Argine, ma demoiselle.

— Le nom de son mari !...

— Son mari, répliqua la Richard en riant aux éclats, vous voulez dire son.... amant.

Se levant avec une dignité suprême, la belle jeune fille alla ouvrir la porte de son appartement qui donnait sur l'escalier, et, se plaçant près de cette porte en dedans de l'antichambre :

— Madame Richard, dit-elle d'un air de fierté surnaturel, reprenez ce livre et ce dessein de broderie, et veuillez à l'instant quitter cet appartement pour n'y revenir jamais.

Toute gonflée de colère, la Richard

allait éclater en injures, lorsque le regard de l'altière personne qui venait de lui parler, et qui de la main lui montrait la porte, tomba sur elle avec un dédain écrasant.

— Sortez, madame, reprit la jeune fille, car un instant de plus ici je lis sur votre visage que vous allez être foudroyée d'apoplexie. Sortez; tant que j'habiterai ce logement, l'infamie ne passera jamais sur le seuil de cette porte. Sortez, madame Richard.

La marchande de modes, dont le teint passait avec des alternatives effrayantes du rouge vif au violet, s'avança brusque-

ment vers l'escalier, le sang dans les paupières et les lèvres tremblantes, sans pouvoir proférer une parole.

Elle saisit la rampe de sa grosse main, et roula plutôt qu'elle ne descendit les degrés de trois étages.

Réntrée chez elle, la jeune fille ferma sa porte au verrou, et, dans un élan sublime, elle alla se jeter à genoux aux pieds de son lit, la tête dans les deux mains et pleurant avec des sanglots.

Le lecteur l'a reconnue, cette nőble et belle ouvrière était Sylvanie.

X

Un fil de soie.

Sylvanie était donc à Paris depuis environ deux mois.

Comment avait-elle quitté l'île heureuse de la Camargue?

Pourquoi avait-elle abandonné sa fa-

mille adoptive, elle, si aimée, si respectée ?

C'est ce que nous dira la suite de ce récit.

Le lendemain de la visite de la dame Richard, Sylvanie qui avait passé une grande partie de la nuit dans les larmes et la prière, éprouva un vif sentiment de bien-être, sinon de joie, à la vue de la brillante matinée qui se levait sur Paris.

Dès six heures du matin, elle avait donné des soins à son petit ménage si propre, si délicat, et, plus calme, plus rassurée même par le souvenir de sa gé-

néreuse résolution de la veille, elle se mit à la fenêtre pour contempler la sérénité du ciel, et respirer la brise fraîche qui frémissait dans les feuillages du jardin voisin.

Ce joli jardin n'était pas très-grand, mais il était planté avec un goût parfait et une rare intelligence.

Des massifs d'arbres, habilement disposés, ouvraient çà et là des points de vue, et trompaient l'œil en prolongeant les perspectives.

On reconnaissait au mouvement du terrain et à la distribution des feuillages

que le propriétaire avait pris un soin extrême à masquer les murs d'enceinte.

Se croire en pleine campagne au milieu de Paris est un rêve toujours caressé par un esprit d'élite retenu prisonnier dans les limites de la cité ; c'est un élan vers la liberté, c'est une illusion qui prouve une passion déterminée pour les beautés et les harmonies adorables de la nature.

— Certainement, se disait à elle-même Sylvanie, ceux qui ont choisi cette retraite au milieu de Paris, et de préférence à tant d'autres habitations luxueuses et entourées de mouvement, doivent

avoir le cœur bon, les sentiments élevés et affectueux. Je crois même, je ne sais trop pourquoi, que cette prédilection pour ce pavillon isolé, et ce jardin prouve un fond de mélancolie. Peut-être que des chagrins sont venus peser sur l'âme de ces honnêtes locataires ; ce sont des étrangers qui regrettent la patrie, et qui rêvent du passé, espérant des jours meilleurs.

Plusieurs fois déjà la charmante ouvrière avait remarqué deux femmes assises à l'ombre des massifs d'arbre sur de jolis fauteuils d'osier, ou se promenant un livre à la main le long des gazons et des plates bandes de fleurs.

Ces deux femmes habitaient seules le pavillon et vivaient fort isolées, on pouvait le présumer, car jamais d'autres personnes que les gens attachés à leur service n'avaient été remarqués par Sylvanie.

Une de ces deux femmes pouvaient avoir de trente-six à trente-huit ans.

Elle avait dû être fort belle, si on en jugeait par la régularité de ses traits, sa douce physionomie et sa noble tournure.

L'autre évidemment était sa fille.

Elle lui ressemblait et elle paraissait

âgée de dix-huit ou vingt ans tout au plus.

Entre elles il semblait qu'il existait une tendresse dévouée.

Souvent on les voyait se promener ensemble, en se tenant le bras, cueillir des fleurs ou les arroser, lire dans le même livre, échanger entre elles les mêmes petits ouvrages, absolument comme deux sœurs.

De la mère à la fille, ou de la fillle à la mère, rien qui indique l'autorité ou l'obéissance.

On s'aimait avec abandon; on vivait

l'une pour l'autre; on bornait l'horizon des jouissances et des affections aux murs du jardin; tout en dehors de là était oublié, inconnu peut-être.

Combien de fois Sylvanie avait-elle interrompu son travail à l'aiguille près de la fenêtre pour contempler ce bonheur si calme, là-bas, à ses pieds, dans ce pavillon élégant et ce jardin? Combien de fois avait-elle soupiré à un souvenir involontaire? Combien de fois avait-elle essuyé une larme d'attendrissement?

Mais, dans la matinée dont il est ici question, la vue du jardin de ses voisines

inconnues lui était plus douce et plus bienfaisante qu'à l'ordinaire.

Accoudée sur la rampe de la fenêtre, elle épiait pour ainsi dire chaque accident de cette riante habitation ; un peuplier dont les feuilles tremblaient à la brise du matin, un rateau oublié la veille sur l'herbe humide, un arrosoir renversé sur le sable d'une allée, une fauvette qui chantait dans un fourré de tilleuls, des chases d'osiers placées contre un tronc d'arbre enlacé de lierre, tout, ce jour-là, paraissait avoir, aux yeux de la solitaire, une signification intime.

Elle regardait, rêvait et suivait le fil

d'une histoire imaginaire, vague, inexprimée, mais ravissante.

Or, vers les sept heures du matin, au moment où les rayons du soleil, franchissant toutes les hauteurs des maisons d'alentour, venaient brillanter les feuillages du jardin.

Sylvanie vit s'ouvrir la persienne de la porte d'entrée donnant sur le perron du pavillon.

Une jeune fille sortit ; elle était seule, tête nue, un livre à la main.

— La voilà ! se dit l'ouvrière, comme si elle l'attendait. Pourquoi seule aujour-

d'hui? Ordinairement sa mère vient avec elle à cette heure-ci se promener sous les tilleuls. Quel est son nom?...... Ne pourrais-je le savoir? Il faut que je lui en donne un dans ma pensée et dans mon cœur. Voyons : elle est grande et svelte; elle est souple et leste ; elle a des cheveux noirs.... comme les miens (et Sylvanie soupira), abondants, magnifiques ; elle porte des robes amples et longues... elle paraît fort belle autant que je puis en juger à cette distance ; elle aime les fleurs et les soins du jardin.... Souvent je l'ai vue prendre le rateau et la bêche d'une main hardie, prompte, nerveuse... Souvent je l'ai vue

inonder sa robe avec l'eau de l'arrosoir et sans en prendre aucun souci. . Elle est de noble race, sans doute, elle a de la fortune certainement... Comment la nommer? Si je savais quel est son pays?.... Admettons qu'elle soit méridionale comme moi... Oui, elle est née sous le ciel bleu lapis, ce ciel diamanté par de si vives étoiles... Elle est du pays des oranges, des oliviers, des figuiers; de mon beau pays, peut-être... O douce patrie!

Et, sans chercher un nom plus longtemps, mais se sentant brisée à un souvenir, Sylvanie pencha la tête et pleura dans ses mains.

Cependant la jeune fille avait déjà fait le tour du jardin, regardant les feuillages inondés des pierreries fluides de la rosée, écoutant les fauvettes, souriant aux enchantements de cette belle et pure matinée de juillet.

Arrivée en face de ce troisième étage qui dominait le jardin, elle s'arrêta à vingt pas du mur garni de jasmin et de rosiers de Bengale, et elle regarda la personne accoudée à la fenêtre.

Probablement elle reconnut que Sylvanie avait du chagrin.

Jetant les yeux autour d'elle, la noble jeune fille vit des fleurs, et avec une vivacité charmante, elle en cueillit un gros

bouquet, sans distinction, prenant tout ce qui se trouvait sous sa main.

Alors Sylvanie vit l'étrangère lever le bras comme pour lui tendre la gerbe de fleurs qu'elle venait de couper. C'était lui donner une marque de sympathie bien directe, bien franche et bien spontanée.

La belle ouvrière fit un signe de remercîment, et, un instant après un fil de soie verte descendait lentement de la fenêtre dans le jardin.

La jeune fille se prit à sourire, mais de ce rire épanoui et charmant, libre et fier

qui caractérise une âme belle, un noble caractère.

Elle courut vers le mur, saisit le bout du fil qu'elle enroula rapidement autour du bouquet et qu'elle fixa.

Cela fait, elle frappa dans ses mains en signe de joie, et le fil remonta, et les fleurs données par cette main inconnue, cette main amie, les fleurs firent leur ascension vers Sylvanie.

La noble jeune personne resta dans le jardin, élevant toujours ses beaux yeux vers la fenêtre. Bientôt elle vit un bouquet descendre le long du mur au moyen du fil de soie.

Elle crut qu'on lui rendait ses fleurs...

Un sentiment pénible vint attrister son visage ; elle baissa la tête et se prit le menton dans la main.

Mais le bouquet avait presque touché terre.

La jeune fille courut à lui ; elle avait reconnu d'autres fleurs que les siennes.

Le fil de soie lui apportait en échange deux magnifiques camélias blancs bordés d'incarnat, deux roses mousseuses du plus beau ton, de branches de géranium d'un velouté incomparable.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, les belles fleurs ! Y a-t-il donc un jardin là-haut.

Sylvanie avança sa jardinière près de la fenêtre, de manière à ce que la jeune personne du jardin pût la distinguer.

Celle-ci détachant alors le bouquet du fil conducteur, l'approcha de son sein et le pressa sur son cœur, en regardant toujours la fenêtre du troisième étage.

Mais le fil ne remontait pas ; elle s'en aperçut, et elle le saisit comme si elle eût prié d'attendre.

Sylvanie la vit tirer un petit agenda

de sa poche, écrire quelques mots rapidement au crayon, déchirer le feuillet, le plier en quatre, l'attacher au fil et faire un signe de la main.

Le fil remonta rapidement; Sylvanie détacha le billet et lut ces mots :

« Qui êtes-vous? Je vous ai remarquée souvent. Aujourd'hui, vous pleurez... Qu'avez-vous? »

Cinq minutes après, le fil de soie rapportait cette réponse :

« Je suis une ouvrière en broderie. J'ai du chagrin, car je suis seule. »

Le billet avait été lu et caché dans le corsage de la robe claire et d'un bleu pâle, que portait la belle jeune fille.

Sylvanie s'était retirée ; mais le fil restait attaché à la rampe de la fenêtre et touchait au gazon par son extrémité.

Là fut interrompue cette mystérieuse correspondance. Un domestique était venu parler à la jeune personne du jardin.

Elle s'était hâtée de rentrer dans la maison.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Imp. de Munzel aîné, à Sceaux,

Paris. — Typographie Morris et C[ie], rue Amelot, 64.